

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

**Sommaire:** — POÉSIE CANADIENNE, La Vierge de mes Rêves. — FEUILLETON, Très-sotte histoire d'un homme d'esprit. — CRITIQUE, Les Anglais dans l'Inde, III. — Les Courses d'Epsom en Angleterre. — Le Courrier de Paris. — Faits Divers. — Les dernières modes de Paris. — Histoire de la Semaine.

## POÉSIE CANADIENNE.

### La Vierge de mes Rêves.

A M<sup>lle</sup>. A. T.

J'étais dans l'âge où règne la tendresse,  
Et mon cœur n'était pas touché.  
Quelle honte ! Il fallait justifier sans cesse  
Ce cœur qui m'était reproché.  
Je disais quelquefois : Qu'on me trouve un visage  
Par la simple nature uniquement paré,  
Dont la douceur soit vive et dont l'air vif soit sage,  
Qui ne promet rien et qui pourtant engage,  
Qu'on me le trouve et j'aimerais.  
Ce qui serait encor bien nécessaire,  
Ce serait un esprit qui pensât finement  
Et qui crût être un esprit ordinaire,  
Timide sans sujet et par là plus charmant ;  
Qui ne put se montrer ni se cacher sans plaisir,  
Qu'on me le trouve et je deviens amant.  
On n'est pas obligé de garder de mesure  
Sans les souhaits qu'on peut former.  
Comme en aimant je prétends estimer,  
Je voudrais bien encore un cœur plein de droiture,  
Vertueux sans rien réprimer ;  
Qui n'eût pas besoin de s'armer  
D'une sagesse austère et dure,  
Et qui de l'ardeur la plus pure  
Put une fois s'enflammer :  
Qu'on me le trouve et je promets d'aimer !  
Par ces conditions, j'effrayais tout le monde,  
Chacun me promettait une paix si profonde  
Que j'en étais moi-même embarrassé.  
Point de fillette si légère,  
Qui d'un air un peu courroucé,  
Ne m'envoyât à son chimère.  
Je ne sais, cependant, comment l'amour a fait :  
Il faut qu'il ait longtemps médité son sujet ;  
Mais enfin il est sûr qu'il a fait Artémise  
Semblable à mon idée, ayant les mêmes traits.  
Je crois, pour moi, qu'il me l'a fait exprès.  
Aimez, aimez, tout le reste n'est rien :  
Des jeunes cœurs, c'est le suprême bien ;  
Et de l'amour, l'amour seul est le prix.  
Montréal.

## FEUILLETON.

### Très-sotte histoire d'un homme d'esprit.

Cydias (1) était un homme d'esprit...  
Qu'est-ce proprement qu'un homme d'esprit, ou plutôt qu'est-ce que l'esprit même ?

(1) "Ascagne est statuaire, Hégion fondeur, Eschine foulon, et Cydias bel esprit, c'est sa profession."  
LA BRUYÈRE, *De la société et de la conversation.*

Les plus habiles se verraient embarrassés, je crois, de répondre à une semblable question; peut-être finiraient-ils par déclarer indéfinissable ce *je ne sais quoi*, dont nous avons l'idée si claire et si nette, qu'il ne nous arrive point de le confondre avec ce qui n'est pas lui, et que nous tenons pour une sottise tout essai de le contrefaire. Est-ce le *molle atque facetum* des Latins ou le *humour* des Anglais? Définissons-nous l'esprit, comme on a fait, "Un feu qui ne brille que d'une lucur factice, une partie de l'intelligence plus curieuse que savante, plus subtile qu'assurée, plus aiguë que profonde, une certaine finesse vaporeuse, d'autant plus sujette à s'évanouir, qu'elle est plus délicate et plus épurée, sans autre consistance que la vivacité d'humeur, sans autre saveur que la saveur des acides ?..." L'appellerons-nous, d'après Jean-Baptiste, le sel de la raison, ou la raison assaisonnée ?

L'esprit est-il bon, ou bien est-il mauvais? Devons-nous le louer? devons-nous le condamner? Le louer? autant vaudrait louer la beauté de ce qu'elle est belle. Le condamner? c'est là une tâche difficile, et l'on ne peut guère s'en tirer qu'avec le secours de celui même que l'on s'efforce de décrier. Les boutades n'ont pas manqué pourtant contre "ce je ne sais quoi orgueilleux, laissant toujours la vérité pour le mensonge, n'ignorant que ce qu'on doit savoir, ne sachant que ce qu'on doit ignorer..." Les gens d'esprit, nous dit-on encore, ne braquent le lorgnon que sur un seul côté, laissant tous les autres dans l'ombre, et ordinairement ce côté est une pointe, un angle sur lequel ils font jouer l'esprit avec d'autant plus de facilité, qu'ils s'éloignent davantage des grandes faces sous lesquelles le bon sens a coutume de considérer les choses... Ils ne vont que par soubresauts, figurent la danse de caractère, etc." Et bien d'autres reproches qui auraient une grande autorité si, comme le disait le poète Chaulieu, ils ne tiraient précisément leur force de celui-là même auquel ils sont adressés :

Esprit, que je hais et qu'on aime,  
Avec douleur je m'aperçois,  
Pour écrire contre toi-même,  
Qu'on ne peut se passer de toi (2).

Se moquer des gens d'esprit, c'est, au dire de La Bruyère, le privilège des sots. Et pourtant l'esprit a ses excès et ses misères, comme les choses les meilleures et les plus belles de ce monde. Aimable de sa nature, il afflige souvent les cœurs je ne dirai pas chagrinés, mais sérieux et recueillis, et l'on peut douter qu'il donne toujours à ceux qui le possèdent, la satisfaction solide que procurent certaines qualités moins heureuses en apparence et moins enviées de ceux qui ne les ont point. Au milieu du dix-huitième siècle, à cette époque même où l'esprit, se substituant à la vraie politesse, usurpait la première place dans la société comme dans les lettres, et semblait partout régner en maître, une plainte éloquentes'élevait contre cette domination universelle; Vauvenargues, joignant la simplicité du cœur à la raison la plus ferme et la plus noble,

(2) Chaulieu, t. 1er, *Ode contre l'esprit.*

EC

était peut-être le seul de son temps qui eût le droit d'écrire ces lignes sévères : "Fatigué de l'esprit qu'on veut mettre dans les moindres choses, je dis en moi-même : Si je pouvais rencontrer un homme qui n'eût point d'esprit, et avec lequel il n'en fallût point avoir, un homme ingénu et modeste, qui parlât seulement pour se faire entendre et pour exprimer les sentiments de son cœur, un homme qui n'eût que de la raison et un peu de naturel, avec quelle ardeur je courrais me délasser dans son entretien du jargon et des épigrammes du reste des hommes ? (1)"

La simple histoire qu'ici nous allons conter montrera les pires effets que l'esprit peut avoir lorsqu'il n'est pas réglé par une saine discipline, et qu'au lieu de le tourner vers un but profitable et sérieux, on le laisse se consumer lui-même en un stérile éclat et une vaine vivacité.

L'esprit est un don périlleux, et l'on peut dire de lui comme de la fortune, "qu'il vend ce qu'on croit qu'il donne."

Cydias était un homme d'esprit... — L'espérance et la vive malice de son jeune âge avaient de bonne heure annoncé ce qu'un jour il devait être, et si déjà on ne l'appelait point un enfant d'esprit, du moins s'accordait-on à dire que l'enfant ne pouvait manquer de faire un homme d'esprit. On riait de ses saillies, on provoquait ses plaisantes reparties, on applaudissait à sa témérité malicieuse, et lorsqu'il avait, devant les amis de la famille, rencontré quelques traits heureux, quelques mots bien assaisonnés, quelque naïveté piquante, les plus vieux et les plus sages se levaient pour venir l'embrasser, et juraient à sa mère que l'enfant irait aussi loin que Voltaire. Ainsi l'élevait-on dans la complaisance de cet esprit naissant, dans l'orgueil de cette vive frivolité qui semblaient l'élever au-dessus de son âge. — Et déjà pourtant la misère secrète de cette brillante qualité se faisait sentir; tandis que les autres enfants se distinguaient l'un par son application, l'autre par sa douceur et sa docilité, un troisième par la précocité de son jugement et celle de son cœur, Cydias demeurait un garçon d'esprit, ni plus ni moins, négligeant le travail parce qu'il se voyait plus recherché que les disciples studieux, et méprisant déjà ses camarades à proportion de la facilité avec laquelle ils riaient de ses plaisanteries.

Il ne connut point ces bonnes amitiés de collège qui sont les meilleures de toutes, quoiqu'on dise, parce qu'elles gardent en vieillissant cette heureuse familiarité qui n'appartient qu'à l'enfance, et aussi parce qu'en elles semble demeurer, comme une fraîche odeur de notre *petit temps*, comme la première jeunesse de notre cœur et de notre esprit, et la première allégresse des tendres affections. Cydias ne voulut point choisir un ami entre ses camarades, un ami avec lequel il eût causé bonnement, simplement, sans esprit, dans ces éternelles promenades le long du mur, à l'heure amicale des récréations. Non, il préférerait s'asseoir sur un banc, entouré du cercle de ceux qui l'aimaient à cause qu'il les faisait rire, et qui le laissaient seul avec la joie

(1) Vauvenargues, t. III, *Sur le caractère des différents peuples.*

de son esprit, aussitôt qu'une partie de balle les appelait à un plaisir plus solide.

Ses maîtres le redoutaient comme un satirique, et durement ils se vengeaient des surnoms plaisants qu'il leur appliquait, des imitations ridicules qu'il faisait de leurs personnes et de leurs manières. La vanité de Cydias s'enflait de ces persécutions, et son jeune esprit, sentant la force de ses armes, devenait chaque jour plus hautain. — Déjà aussi cet esprit occupait toute sa pensée, faisait tout son souci, toute son étude, remplissait même ses rêves ; et Cydias tombait dans le défaut ordinaire des gens de son espèce qui veulent ajouter, par le secours de l'art, à la richesse de la nature, et s'efforcent en toute occasion de faire d'abord les affaires de leur esprit, oubliant le bon précepte de Gresset :

L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.

Ses études terminées, il vint à Paris pour y suivre les cours de l'école de droit. Paris l'attirait, Paris, où l'esprit, dit-on, court les rues, Paris où semblent s'être donné rendez-vous tous les gens d'esprit du monde, Paris qui est assez riche d'esprit pour en défrayer non-seulement la province, mais l'Europe entière. Dans Paris, un homme d'esprit peut-il mourir de faim ? A quoi plutôt ne doit-il pas prétendre ? Toutes les places, toutes les distinctions ne lui sont-elles pas d'avance et de droit assurées ? — Telles étaient les chimères brillantes qui séduisaient l'espoir de Cydias et des siens ; son père le voyait partir, avec orgueil, pour les hautes destinées qui l'attendaient, et sa mère, femme simple de cœur, n'osait pleurer au départ triomphant de ce futur pair de France.

Cydias, en arrivant dans la grande ville, se trouva d'abord réduit à un isolement qui l'effraya : seul, sans amis, sans relations, il avait peur que dans cet abandon qui semblait se faire autour de lui, la pointelaisante de son esprit ne vint à se rouiller, comme la clef d'un appartement désert : la solitude rendait sa vivacité languissante et attristait la gaieté de son humeur. L'homme d'esprit ne peut vivre que dans l'espèce, et, au rebours du sage, il a besoin des autres à toute heure de la journée. — Cydias rechercha avidement la jeunesse qui l'entourait, et dans les premières heures de ce rapprochement, l'attendait un mécompte, un crève-cœur, auquel personne, dans sa province, ne l'avait préparé.

C'est une des pauvretés de l'esprit d'être tellement inhérent aux lieux qu'on habite et aux personnes qu'on fréquente, qu'une fois sorti de ce cercle familier, non-seulement il perd tout son sel et toute sa gaieté, mais devient à peine intelligible pour ceux qui n'y sont point dès longtemps initiés.

L'aigle d'une maison n'est qu'un sot dans une autre.

Lorsque Cydias parut dans les réunions de jeunes gens, dans les lieux publics que hantent les écoles, et qu'il se hasarda à élever la voix, comme il y était accoutumé, on le regarda avec de grands yeux, on haussa les épaules, et il put entendre de plusieurs bouches sortir ces terribles mots : "Méchant plaisant !" — Cydias s'était bien préparé à une effrayante rivalité, à une concurrence redoutable ; il savait qu'il tomberait d'abord sous ce niveau terrible d'égalité qui n'existe point en province, mais il espérait au moins tenir sa place parmi ces nombreux esprits qui peuplent la grande ville, et même il avait la confiance de devenir à la longue *primus inter pares*, le premier entre ces pairs. Mais se voir rejeté tout d'un coup de cette brillante compagnie où il voulait entrer, se voir exclu, sans appel, du cercle où il avait jusqu'a-

lors vécu sans égaux, ce fut là un amer désenchantement. Il en vint à douter de son esprit, à maudire ceux qui l'avaient élevé dans la foi de cette qualité qui lui manquait ; et il voulut déjà repartir pour sa province.

L'orgueil le retint. — Il se résigna au rôle de personnage muet, et se fit l'auditeur assidu de ceux qui avaient l'attention de la foule ; il étudia partout et avec constance cet esprit parisien qui lui était inconnu ; il suivit les théâtres, les journaux, les estaminets, les onfresnes ; que sais-je encore ? — Et son astre éclipsé brilla de nouveau sur l'horizon.

Les deux qualités qui le saisirent d'abord, et qu'il s'assimila les premières dans cette étude qu'il fit de l'esprit parisien, ce furent, sous l'influence du monde libertin qu'il fréquentait dans le quartier des étudiants, la plaisanterie licencieuse et la goguenarderie effrénée. Combien de beaux esprits de nos écoles doivent leur renom à la verve de leurs quolibets grivois et de leurs chansons éhontées ! J'en appelle au souvenir de tous ceux qui ont passé par cette existence de bals publics et d'estaminets : la gaieté de leur jeunesse ne résonne-t-elle pas en eux comme un sale refrain mêlé de gros rires et de fumée de tabac ? Et si de l'esprit qu'ils avaient alors l'on retranchait l'obscénité, n'atténuerait-on pas singulièrement la somme de leurs plaisanteries et de leurs bons mots ? — La goguenarderie est un mal plus étendu encore, et dans tout Paris, si l'on en excepte la meilleure compagnie, les bons plaisants ne sont que des goguenards impitoyables, tournant en dérision tout ce qui est honnête, moral, et sacrifiant à leur ironie toutes choses graves, sérieuses et dignes de respect. — Licence et goguenarderie se résument d'ailleurs en ce mot trivial de *blague*, qui semble appartenir exclusivement à Paris et avoir hérité en partie de l'ancienne gasconnade.

Cydias fut bientôt passé maître en ce double genre d'esprit dont nous parlons : l'impudeur et l'effronterie lui devinrent aisément familières, et, grâce à sa gaieté naturelle, il leur donnait un tour comique qui les assaisonnait merveilleusement. — Puis il avait trouvé commode de se moquer de tout, et sans peine il avait jeté le léger bagage de religion et de moralité que son éducation toute *spirituelle* lui avait encore laissé. Désormais à ses yeux le monde ne se composait que de trois classes de personnes : les plaisants, les rieurs et les ridicules ; les notions du bien et du mal s'effaçaient chaque jour de son cœur sous celles du risible ; toutes choses, même les plus déshonnêtes, lui apparaissaient par un côté plaisant qui lui suggérait une abondance de railleries amusantes ; et volontiers il aurait dit comme Cléon, dans la comédie du *Méchant* :

Tout le monde est méchant et personne ne l'est ;  
On reçoit et l'on rend, on est à peu près quitte.  
Parlez-vous des propos ? Comme il n'est ni mérite,  
Ni goût, ni jugement qui ne soit contredit,  
Que rien n'est vrai sur rien, qu'importe ce qu'on dit ?  
Si vous parlez des faits et des tracaseries,  
Je n'y vois dans le fond que des plaisanteries...  
L'agrément couvre tout, il rend tout légitime ;  
Aujourd'hui dans le monde, on ne connaît qu'un crime,  
C'est l'ennui ; pour le fuir, tous les moyens sont bons ;  
Il gagnerait bientôt les meilleures maisons,  
Si l'on s'aimait si fort ; l'amusement circule  
Par les préventions, les torts, le ridicule ;  
Au reste, chacun parle et fait comme il l'entend,  
Tout est mal, tout est bien, tout le monde est content.

Cydias devint le plaisant de son quartier, comme il avait été celui de son collège ; partout on fêtait son esprit, on invitait sa gaieté, on choyait ses saillies et ses épigrammes ; il était le boute-en-train nécessaire de tou-

tes les parties, le dessert obligé de toutes les orgies. "Allons, Cydias, fais-nous rire !" Et Cydias pouvait dire, comme le Falstaff de Shakespeare : "Non seulement je suis factieux, moi ; mais c'est encore moi qui suis la cause de tout l'esprit que peuvent avoir les autres."

Ain i se passait sa jeunesse, dans le vin et le gros esprit ; cependant ses études de droit se faisaient légèrement comme celles du collègue, il devinait plutôt qu'il n'apprenait ; confiant en sa facilité, et méprisant toujours le travail et le travailleur, son intelligence semblait n'être capable que de l'esprit, la science la rebutait et l'ennuyait. De même son caractère tournait exclusivement à l'esprit ; et comme enfant, il n'avait ni bon ni mauvais, mais seulement espérille, homme, il se voyait condamné à n'être rien que spirituel : jamais, en parlant de lui, on n'ajoutait à son nom une autre qualité que celle d'homme d'esprit, si ce n'est pourtant celle de bon enfant, ce qui voulait dire qu'il faisait rire les autres. — Et toujours il demeurait sans amis, sa frivolité éloignant les uns, ses railleries effrayant les autres, et lui-même se montrant prêt, en toute occasion, à sacrifier son meilleur camarade au plaisir de dire un bon mot qui eût l'applaudissement d'un minis.

Cydias sentit enfin qu'il prenait de l'âge ; il était dès longtemps reçu avocat, et son père lui demandait sans cesse de réaliser les espérances que toute sa famille avait placées sur sa tête. D'autre part, Cydias se dégoûtait du monde licencieux et de la mauvaise compagnie où il avait vécu jusqu'alors ; sa gaieté de jeunesse se tarissait, et son esprit voulait de nouveaux aliments ; il prétendait donc désormais briller sur un plus beau théâtre, et avec envie, il regardait ces salons dorés, refuge de la conversation polie, de la causerie élégante et de l'esprit raffiné. Faire sourire les femmes à la mode, dérider le front grave des *jeunes premières* de la fashion, n'est-ce pas l'effet le plus brillant et le plus flatteur que puisse désirer un causeur spirituel, un diseur de ces jolis mots, de ces riens agréables, qui font valoir un homme mieux que des discours solides et de bons raisonnements ?

Cydias, à force de soins, se poussa enfin dans ce beau monde, qui avait pour lui un invincible attrait. Et là, il sentit tout à coup comme de nouveaux bas-fonds, comme une sécheresse subite dans les eaux de son esprit. Il avait contracté, dans la société de ses anciens rieurs, un mauvais air, un mauvais ton et un mauvais style ; et il sentait que sa compagnie devait paraître détestable aux initiés de la politesse et de l'urbanité. Il lui fallut donc faire encore un apprentissage, se remettre, déjà vieux, à l'humiliante école du silence, et tailler son gros esprit brut en petites facettes fines et chatoyantes.

Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour  
Que d'épuiser cette science.

Mais Cydias, comme ce héros de Jean-Paul Richter, "faisait de son esprit ce qu'un artificier fait de la poudre, c'est-à-dire qu'il lui donnait toutes les formes." D'ailleurs, on sait que le grand sceuil des personnes spirituelles, c'est la difficulté de savoir faire accorder ensemble leur esprit et leur caractère. Duclou, le moraliste, disait justement que d'ordinaire "on n'a pas le caractère de son esprit ou l'esprit de son caractère." Or, Cydias n'avait précisément d'autre caractère que son esprit qui lui tenait lieu de tout, de cœur, de cœur et même de raison. Il était, dans un salon, en sa qualité d'homme d'esprit,

comme d'autres y sont en leur qualité de chanteur de romances ; il venait pour causer comme d'autres pour chanter. En entrant, son esprit allumait toutes ses petites mèches qui brillaient d'un éclat très-vif, et il les éteignait en sortant. — Cydias donnait son esprit, et la maîtresse de maison ne s'inquiétait pas d'autre chose, et les personnes qu'il amusait ne se demandaient point quel pouvait être, dans le fond, cet aimable causeur.

Cependant il avait débuté au barreau, sans études véritables, sans préparations solides, sans goût marqué ; son esprit ne pouvant trouver matière à briller dans les arides plaidoyers du Palais, Cydias ne supporta pas d'être dans un rang indigne de lui, et, de plus en plus, il se dégoûta du métier qu'il avait choisi. Sa vanité froissée l'eût peut-être excité à faire des efforts pour s'élever au-dessus de la foule des avocats ordinaires ; mais son esprit lui montrait tant de ridicules dans le bonnet carré et la robe noire, qu'il préféra se moquer du barreau que d'y réussir, jugeant la procédure une chose tout à fait digne de la comédie.

A ce moment, il se fit dans sa vie une grande révolution. Cydias rencontra dans le monde une jeune héritière, d'une figure aimable et d'une ingénuité gracieuse. Elle lui plut d'abord ; il rechercha les salons où elle paraissait d'ordinaire, et, animé par cette douce présence, il se surprisa lui-même dans la conversation. C'était un feu de saillies, de petits traits, de mots heureux, tel qu'on n'en avait pas vu de longtemps. Et comme la jeune personne riait de bon cœur en écoutant Cydias, il se mit à l'aimer tout à fait. Ce qui causa en lui un phénomène singulier : à mesure que son cœur s'éprenait davantage, son esprit s'engourdissait et se détendait pour ainsi dire ; de telle sorte qu'ayant rencontré enfin l'occasion d'entretenir seul à seule celle qu'il aimait, Cydias se trouva presque muet, et ne put dire que des choses fort communes ; ce qui lui causa une peine profonde, et surtout une grande inquiétude pour l'avenir.

Aussi se déterminait-il tout de suite, afin de sauver apparemment les restes de son esprit, à demander la main de la jeune personne. Mais le père, qui était un homme sage, ne voulut point d'un pareil gendre, et, pour donner à son refus une couleur honnête, il répondit à Cydias : " Mon ami, vous avez trop d'esprit pour nous."

Cydias se consola d'autant plus vite, qu'il sentit son esprit reprendre, avec son indépendance, toute sa vivacité, et il s'attacha alors à une femme déjà veuve, qui était, aussi elle, renommée pour son talent de conversation. Tous les deux ils s'étaient mesurés dans la *carrière épineuse* du bel esprit, et tous deux ils s'étaient trouvés dignes l'un de l'autre, — si bien qu'ils s'épousèrent. D'autres font un mariage d'inclination ou de convenances ; Cydias fit un mariage d'esprit ; il se maria pour *causer*, et l'esprit fut la seule dot qu'il demanda à sa femme, quoiqu'il eût fort peu de bien lui-même. L'esprit ! c'était un pauvre viatique pour un si long voyage. Bientôt les deux époux s'aperçurent que le mariage est toute autre chose qu'une conversation et un assaut de jolis mots, et chacun d'eux trouva que l'esprit de l'autre n'était pas, à beaucoup près, en déshabillé, ce qu'il lui avait paru en toilette. Ainsi fut rompu tout de suite le seul lien qui les avait unis. Au dehors, Cydias et sa femme rivalisaient d'enjouement et de fine politesse ; au dedans, ils se tenaient maussades et silencieux. Leur esprit semblait un masque accroché à leur porte, qu'ils s'appliquaient sur

le visage en sortant, et qu'ils déposaient bien vite au retour.

A ces ennuis domestiques se joignirent encore des revers inattendus de fortune qui obligèrent Cydias à compter sérieusement avec la vie. Père de famille, il lui fallut soutenir sa femme et ses enfants, et il essaya de rentrer au barreau. Malheureusement l'âge des débuts était déjà passé pour lui ; d'ailleurs pouvait-il se remettre à l'étude ?

Alors il songea à exploiter ce brillant esprit qui lui avait rarement fait faute dans la vie ; il voulut écrire. Mais c'est surtout dans les lettres qu'il est vrai de dire avec Duclos : " L'esprit est le premier des moyens ; il sert à tout et ne supplée presque à rien." Il faut de l'esprit pour être poète, il en faut pour être romancier, il en faut pour faire de la philosophie ou de l'histoire ; mais l'esprit tout seul, malgré ses admirables ressources, ne peut suppléer à la stérilité du fond, à l'innanité du cœur, à la faiblesse des études, à la légèreté superficielle de la pensée. Cydias n'avait songé, dans le monde, qu'à faire la fortune de chacun des mots qu'il disait, et cette sérieuse affaire l'empêcha toujours d'observer les caractères et les passions de ceux qui l'entouraient. Il n'avait donc rien appris du cœur humain que ce qui était nécessaire pour défrayer son esprit, et il ne trouvait sous sa plume que sa conversation, c'est-à-dire un verbeige élégant, brillant, et qui, sur le papier, perdait même la frivole valeur que lui avaient pu donner le geste, l'intonation et la voix, l'expression du visage, l'à-propos, la circonstance, l'entourage, et mille autres choses matérielles.

La misère se fit sentir dans le ménage *spirituel* ; l'esprit de Cydias reçut de dures atteintes des privations et des chagrins de toutes sortes qui l'assiégèrent, il s'agrit, s'attrista, se changea en une humeur noire, en une âcre méchanceté qui s'exerçait contre toutes personnes et toutes choses, se répandant en invectives amères et en blasphèmes.

La femme de Cydias, qui avait essayé d'écrire en même temps que son mari, et qui, sans succès, avait grossi le nombre de nos *bas-bleus*, se laissa mourir de fatigue et d'ennui. Ses enfants, mal élevés, négligés, abandonnés presque, au lieu d'être de petits parangons, — comme leur père et leur mère l'avaient espéré en unissant par le mariage la double richesse de leurs esprits, — paraissaient au contraire de pauvres génies, et n'annonçaient rien de brillant.

Arrivé ainsi, sans honneur ni profit, aux années de la vieillesse, Cydias se vit contraint, pour faire vivre lui et les siens, de prendre un chétif emploi qu'il mandissait tout le jour, qu'il remplissait fort mal, le jugeant indigne d'un homme de son esprit, et qui accroissait encore le mépris qu'il avait conçu pour lui-même. Enfin... Mais à quoi bon pousser plus loin cette plate histoire dont le dénouement ne peut ne pas manquer de dignité et même d'intérêt ? — Cydias a vécu sans rien gagner à la vie, sans y rien apprendre ; son cœur est devenu méchant comme sa langue, amer comme son esprit ; il doit mourir misérablement, sans espoir et sans consolation. Sa dernière heure ressembla à celle d'un sot, si elle ne ressemble pas plutôt à celle d'un coupable. Il finira en laissant tout le monde et en étant haï de tous, peut-être même de ses enfants, et il ne cessera encore le ciel et la terre de sa triste destinée, sans vouloir reconnaître qu'il est lui-même l'auteur de tout son mal, que son esprit a toujours été son plus cruel ennemi, et que ce prétendu trésor, dont il a abusé tous les jours de sa vie, s'est changé, dans ses mains, en un poison mortel. ALBERT AURER.

## CRITIQUE.

## Les Anglais dans l'Inde (1)

## III.

Après le départ de Dupleix, l'histoire de la conquête de l'Inde n'a plus de quoi passionner le lecteur français. La défaite que ce départ faisait pressentir s'accomplit rapidement ; et les folies de Lally-Tollendal, trop oubliées parce qu'elles furent trop punies, ne nous présentent qu'un spectacle douloureux, sans profit, sans enseignement, dont il est inutile d'allonger nos regards.

Il ne l'est pas, en revanche, d'étudier, non plus au point de vue historique, mais dans ses rapports avec la politique européenne, le progrès des Anglais dans la péninsule conquise.

Nous avons dit, — ce fait ne doit pas être oublié, — que les premières vues du gouvernement britannique étaient diamétralement opposées à tout esprit d'occupation. Il voulait bien asservir l'Inde à son commerce, la forcer d'accueillir ses marchands, développer autant que possible les échanges avantageux qu'ils faisaient avec l'opulente péninsule ; mais il n'entrait ni dans ses prévisions, ni dans ses desirs, d'y asséoir une prépondérance politique ; bien moins, d'y dominer ouvertement, avec les charges énormes et les périls d'une souveraineté régulière.

Mais il était écrit que cette conquête, dont elle redoutait les conséquences, dont l'injustice et la violence répugnaient à la plupart de ses législateurs, s'accomplirait néanmoins au profit de l'Angleterre, pour son bonheur ou son malheur : c'est ce que personne ne saurait dire encore.

Elle fut déterminée par un enchaînement de circonstances imprévues et par l'énergie volonté des agens anglais. Clive avait compris le système de Dupleix. Il l'employa résolument. Dans un intérêt personnel aussi bien que dans un intérêt patriotique, il voulut, comme son malheureux antagoniste, acquérir le droit de se mêler à toutes les querelles intérieures de la péninsule, et les décider en jetant son épée dans la balance des intérêts opposés. Il grandissait ainsi et la renommée de son pays, et sa propre importance de condottier.

Un prétendant au trône, un tyran menacé par ses sujets, un souverain exposé à l'invasion étrangère, appelaient à leur aide ces vail-lants étrangers dont une poignée suffisait pour changer le sort des combats, et dont les mouquets soulevaient un air embrasé, plus mortel que les vents du Midi. En pareil cas, les Anglais ne manquaient jamais de stipuler des subsides tellement énormes, que les trésors du vainqueur s'en trouvaient, du premier coup, épuisés ; même, le plus souvent, ce royal débiteur était insolvable ; et restait à la discrétion de ses avides créanciers. Ils se servaient alors de lui pour pressurer les peuples qu'ils lui avaient soumis ; ils recueillaient le fruit des épouvantables exactions dont il assumait l'odieuse responsabilité ; puis, quand cet instrument usé menaçait de ne plus leur servir, ils le brisaient, pour le remplacer aussitôt par un nouvel esclave, dont ils escomptaient encore l'éphémère popularité.

Ainsi peuvent se résumer les actes infâmes, les spoliations, les trahisons sans nombre dont se rendirent tour à tour coupables les fondateurs de l'empire indo-britannique. Comme preuves à l'appui, l'histoire d'Ornitchound et de Clive, celle de Mir Joffier, celle de Caussim, et la biographie entière de Warren-Hastings pourraient être racontées ici ; mais ces détails nous

(1) *L'Inde sous la domination anglaise*, par M. Bachelou de Penhoon. Paris, 1844.

feraient perdre de vue les faits généraux, les plus dignes, après tout, d'arrêter notre attention.

Après avoir poussé à bout ce système d'extorsion déguisée, les Anglais en vinrent à être contraints d'administrer eux-mêmes les provinces sur lesquelles leur domination s'était établie par degrés. Leur premier pas dans cette voie fut l'occupation financière du Bengale, dont ils avaient plusieurs fois choisi le souverain, et dont ils finirent par accaparer les impôts, sous le titre modeste de fermiers. Le commandement de l'armée fut ôté au nabab. L'administration fut confiée à un fonctionnaire choisi par les Anglais ; bref tous les pouvoirs qui constituent la souveraineté passèrent dans les mains de la Compagnie, dont les actionnaires devenaient ainsi les véritables rois de trois grandes provinces.

Cet événement, tout nouveau dans l'histoire du monde, fut loin de produire une sensation en rapport avec son importance. Il se passait à 3,000 lieues de l'Europe, et encore aujourd'hui, malgré les progrès immenses de la circulation intellectuelle, nous avons peine à voir de si loin :—C'est un malheur, dit quelque part un historien de Robert Clive ; c'est un malheur de faire de grandes actions loin de l'Europe. On ne s'éloigne pas impunément de cette contrée inquiète et retentissante qui, depuis 3,000 ans, est le centre de toute gloire et de toute civilisation.

Clive lui-même se rendait compte de cette indifférence et en demandait raison à son pays : la Compagnie, disait-il en plein parlement, a acquis un empire plus étendu qu'aucun des royaumes de l'Europe (la France et la Russie exceptées). Elle est entrée en jouissance d'un revenu de 4 millions sterling (100 millions de francs). Il semblait naturel de penser qu'un tel événement fixerait l'attention des directeurs ; qu'on s'occuperait de réviser la charte de la Compagnie ; qu'on adopterait un plan de gouvernement : eh bien ! non, vraiment non. On a regardé tout cela, non comme une chose substantielle et solide, mais comme une bulle d'écumée de l'Océan-Indien."

Un sentiment honorable se mêlait à cette aveugle insouciance. L'opinion, effrayée par les moyens odieux qu'employaient sans scrupule les conquérants de l'Inde, repoussait des acquisitions faites aux dépens de l'honneur national. On en pesait d'ailleurs les embarras et les dangers ; on redoutait l'énorme ascendant que donnerait à la Compagnie l'immense pouvoir dont elle allait disposer, et l'administration des pays conquis restait en ses mains. Son patronage—le patronage d'une réunion de marchands—allait balancer celui de l'aristocratie tout entière. Son influence sur le parlement dominerait l'ascendant de la couronne.

Que si l'on ôtait à la compagnie ce pouvoir énorme qui créait, contrairement aux principes élémentaires de la politique, un empire au sein de l'empire, le laisserait-on à la couronne, et que deviendraient alors les résistances parlementaires ? Le donnerait-on au parlement ? c'en était fait de la prérogative royale.

En face de ces difficultés, de ces conquêtes trop rapides au gré même de ceux qui les avaient faites ; en face de ces fortunes scandaleuses dont elles encombraient le pays, et qui semblaient appelées à démorceler la société, les esprits les plus fermes hésitaient, effrayés. On eut certainement la pensée de reculer. Mais Clive, mais Warren Hastings, tout en déplorant, comme une nécessité fatale, l'aggrandissement que leur devait l'Angleterre,—tant ils étaient dominés par l'opinion,—démontraient avec force les dangers d'une abdication.—"Peu

importe, disait ce dernier, de savoir si la nation ou la Compagnie a gagné à ce que cette dernière, de commerciale qu'elle était, soit devenue politique : reculer est impossible dans la voie périlleuse où les événements l'ont engagée. Il lui est interdit maintenant de revenir à son ancienne condition d'association mercantile sans pouvoir et sans armée."

En les maudissant,—on les maudissait alors,—il fallait bien reconnaître que ces hommes avaient raison. Cependant, si le parlement avait eu à se décider sur la conservation ou l'abandon des possessions anglaises dans l'Inde, sans nul doute une grande majorité se serait prononcée pour cette dernière mesure. Les législateurs auraient pensé,—comme le cabinet de Versailles vingt-cinq ans plutôt,—que l'abandon de toute influence politique dans la péninsule indienne était un acte de haute sagesse. Les bills proposés tour à tour par Fox et par Pitt sur le gouvernement de l'Inde portent l'empreinte de cette façon de voir. Le dernier qui fut adopté par le parlement posait cette règle suprême : "que tout projet de conquête dans l'Inde répugnait également au désir, à l'honneur, à la politique de la Grande Bretagne." Ce bill interdisait au gouverneur-général toute espèce d'hostilité non autorisée au préalable par la Cour des Directeurs, et aussi toute alliance avec les princes indigènes, etc., etc.

Mais il arriva de cette règle ce qui arrive de toute mesure politique en désaccord avec la réalité des faits. Elle était dominée par la nécessité d'être, de résister aux attaques du dehors, d'établir entre les autres puissances de la péninsule indienne un bon accord ou du moins un équilibre qui permit à la compagnie d'accomplir paisiblement sa mission commerciale. Aussi vit-on les hommes les plus disposés à l'accepter,—lord Cornwallis, par exemple,—réduits à éluder cette loi mal faite. Elle suffisait cependant pour paralyser en grande partie l'influence anglaise ; elle dégoûtait les princes indiens d'une alliance sans utilité pour eux, du moment qu'elle se bornait à établir des rapports pacifiques ; et après quelques années d'épreuve, pendant lesquelles la domination anglaise dans l'Inde faillit être compromise à jamais, la nécessité apparut de substituer au système compliqué de contre-poids et de balance politique, le système adopté jadis par Duplex, pratiqué par Clive et Warren Hastings, celui des alliances subsidiaires avec les princes indiens, et de l'arbitrage politique dans toutes les querelles de souverain à souverain : système qui conduisit à la conquête.

Ce fut la gloire de lord Wellesley (alors comte de Mornington), que de rompre avec les nouveaux précédents pour revenir à la politique ancienne, et de faire accepter à son pays ces aggrandissemens redoutés, mais nécessaires, dont il s'enorgueillit aujourd'hui.

La France entra pour beaucoup dans ce changement de politique. Depuis la ruine de l'empire français, un grand nombre d'officiers, encore animés par l'esprit des Bussy et des Duplex, erraient dans l'Inde, offrant leur épée aux ennemis des Anglais. Raymond avait formé pour le Nizam un corps d'armée discipliné à l'europpéenne, et commandé par une cinquantaine d'officiers français. Tippoo-Sahib recherchait l'alliance du gouverneur de l'île de France, et proclamait la sublimité de la constitution républicaine. Il appelait à lui, du même vœu, les Afghans et nos compatriotes, ses alliés naturels contre l'Angleterre, qui, dans l'intérêt de la balance politique, lui avaient enlevé fort imprudemment la moitié de ses états. Enfin, l'expédition préparée contre l'Egypte était attendue sur les bords de l'Indus, et lord

Wellesley se préparait à combattre Bonnaparte. Ce furent les appréhensions causées par toutes ces circonstances réunies qui le déterminèrent à modifier complètement la direction donnée à la politique anglaise dans l'Indostan. Pour éloigner les Français du Nizam, il consentit à renouveler avec ce prince une alliance offensive et défensive, contrairement aux principes du bill que nous avons analysé plus haut. Quand il connut, par une inconcevable indiscretion du gouverneur de l'île de France, les dispositions hostiles de Tippoo-Sahib, il n'hésita pas un instant à lui déclarer la guerre, sans l'autorisation préalable exigée par la même loi. Bref, il viola audacieusement la lettre de son mandat, pour n'obéir qu'à l'esprit de la haute mission qui lui était confiée ; et cette politique féconde rendit aux Anglais leur influence près de disparaître.

En peu de temps, les trois grandes puissances de l'Inde,—le Nizam, le Mysore et la confédération maharatte,—subirent ce joug déguisé qu'on leur imposait sous le nom d'alliance subsidiaire. Par suite de ces alliances, chaque souverain se trouvait entouré de troupes anglaises, soi-disant à sa solde, mais qui étaient entretenues par la compagnie, au moyen de subsides payés par ces princes. Le corps auxiliaire destiné à protéger l'allié de l'Angleterre contre toute attaque de l'extérieur, lui donnait en même temps le pouvoir d'opprimer ses sujets sans craindre leur rébellion. Mais, en revanche, ce dangereux instrument d'oppression le plaçait lui-même, à l'égard de ses terribles alliés, dans une dépendance chaque jour plus complète ; et après quelques années, il n'était plus qu'un fantôme de roi que le moindre excès de la compagnie faisait rentrer dans le néant. Il n'est pas possible d'exposer dans un cadre aussi étroit que le nôtre les résultats particuliers de cette politique, suivie avec une persévérance inexorable. Disons seulement qu'elle fut l'instrument de la conquête à laquelle l'Angleterre s'était enfin résignée, non sans peine. Tous les hommes d'état envoyés dans l'Inde avec mission de ramener la politique anglaise au principe le plus populaire, c'est à dire au système de neutralité, à peine en face des difficultés, subissaient à leur tour l'entraînement fatal, et pliaient devant la nécessité de prédominer. La paix était à ce prix.

Sir Georges Barlow, lord Minto, et bien d'autres encore, dans une sphère inférieure, furent ainsi convertis par les faits, aux mesures qu'ils avaient blâmées et qu'ils étaient chargés de contrarier. Le jour vint enfin où, sur les ruines de la confédération maharatte, le marquis de Hastings proclama hautement la prépondérance politique de l'Angleterre, admise comme base de la politique indienne.

La conquête était accomplie. Bon gré mal gré, désormais, tout Anglais devait s'y associer, et sous aucun prétexte le gouvernement britannique ne pouvait se dispenser d'en assurer les bases définitives. Des mesures qu'il allait prendre à cet égard dépendrait le bonheur ou le malheur d'un peuple immense, de générations sans nombre, appelées à subir ses lois, bonnes ou mauvaises.

Ce peuple était façonné au joug. L'islamisme victorieux pesait sur lui depuis Timour-Khan et Sultan-Baher. Une nation tout entière s'était précipitée sur les traces des conquérants méglés dans la péninsule indoue, et s'y était paisiblement constituée à côté de la race indigène, sans porter atteinte à ses lois, à son culte, à ses coutumes locales ; ces deux peuples, l'un soumis à l'autre, co-existaient sur le même sol sans se mêler, sans se haïr, dans un état singulier de tolérance pacifique et de concessions volontaires. Le village indou,—cette institution fraternelle dont l'origine se perd dans

la nuit des temps, continuait à subsister avec son organisation quasi-républicaine; les castes conservaient leur esprit et leurs privilèges. Rien de changé, en un mot, dans la vie de chaque jour. Seulement, au sommet de cette société maintenue ainsi dans ses plus essentielles conditions d'existence, un autre peuple, imbu de principes différents, était venu se superposer. Le Grand-Mogol en était le chef; le Koran, la loi suprême. Le pouvoir militaire, judiciaire, politique, s'exerçait dans cette société au même titre, aux mêmes conditions que partout où régnait l'islamisme.

Or, le principe de l'islamisme, c'est le combat, la guerre perpétuelle déclarée aux infidèles, leur extermination par le sabre. Ce principe, absolu dans la théorie, se trouve tempéré par la pratique, et la loi terrible du Koran a reçu de ses commentateurs une modification qui a pu seule lui permettre de subsister. Tout homme qui, non converti, devrait être mis à mort, peut se racheter par une taxe payée aux fidèles. C'est là ce qui constitue le droit d'impôt sur les peuples conquis.

Le *khiradj* ou impôt de rachat, selon la jurisprudence musulmane, représente l'anéantissement du propriétaire; il est l'emblème du droit que le croyant aurait à hériter de lui s'il le tuait. On l'élève à la moitié de la récolte. (Voir le *Hedaya*).

Si au moment de la conquête il y avait partage du territoire conquis entre les anciens propriétaires et les musulmans, l'impôt, inégalement assis, ne demandait au musulman que la dixième partie de son revenu, et à l'infidèle, au contraire, ce *khiradj* exorbitant, dont la quotité pouvait égaler les cinq dixièmes du produit de sa terre. Mais quelquefois—et ceci avait eu lieu pour l'Inde—le territoire conquis était admis à se racheter collectivement, et alors uniformément taxée, elle était tout entière "terre de *khiradj*", soit qu'elle appartint au musulman, soit qu'elle restât dans les mains de l'infidèle.

Mais bien que ce rachat parût impliquer une espèce de propriété en faveur de ce dernier, le *khiradj* anéantissait en réalité ce droit illusoire. Il est en effet prouvé que tout impôt territorial, qui va du quart au tiers du revenu d'une terre, suffit pour faire disparaître, en fait, le droit de propriété; car un tel impôt ne laisse au cultivateur qu'une espèce d'usufruit, à peine suffisant pour ses besoins, ceux de sa famille, et les frais d'exploitation.

Donc la propriété privée disparut du sol de l'Inde au moment où les Musulmans s'y établirent. Néanmoins, la pratique adoucit ce que ce résultat dogmatique pouvait avoir de trop absolu; car rien n'indique, après la conquête mogole, que la Péninsule se soit trouvée dans une condition plus désastreuse que sous les princes indigènes. Elle conserva son organisation municipale: la perception des impôts ne fut point aggravée dans ses formes. Un fonctionnaire public, appelé *Dewan*, les prenait à bail dans chacune des vingt-deux provinces de l'empire. C'était un fermier général, et mieux que cela; car représentait l'empereur, propriétaire universel, il était regardé comme le possesseur réel de l'immense pays dont il exploitait l'agriculture à ses risques et périls.

Il lui fallait, pour communiquer avec ses innombrables tenanciers, des agents intermédiaires, et il fut amené à les choisir parmi les magistrats de district, qui existaient déjà dans l'organisation administrative du peuple conquis. Ces fonctionnaires, nommés *Zemindars*, se trouvèrent en définitive les anneaux intermédiaires qui unissaient la population musulmane et la population indoue. Leur importance y gagna considérablement. Ils ne tardèrent pas à de-

venir inamovibles dans leurs charges, et peu après cette charge devint héréditaire dans leurs familles. Leur juridiction s'étendit en même temps. On les vit absorber la justice civile et criminelle dans chaque district; se charger de la police, entretenir des soldats, etc. Comme ils étaient tous d'origine indoue; ils respectaient les institutions et les préjugés dont ils connaissaient l'utilité, dont ils redoutaient la puissance: et par là même ils rendirent moins oppressive la domination musulmane dont ils étaient devenus les agents zélés. Ne lui devaient-ils pas en effet, une importance nouvelle et des droits plus étendus que jamais?

L'Inde en était encore là lors de la conquête anglaise. Le pouvoir musulman s'était affaibli. L'autorité du Grand-Mogol, dispersée en des mains infidèles, avait dégénéré en une espèce d'oligarchie indépendante, qui semait partout le désordre et le trouble. Les aventuriers abondaient, et de tous côtés fondaient ou détruisaient des empires d'un jour. D'autre part, le villageois Indou, borné aux intérêts de sa petite république agricole, dont il était avant tout le citoyen, ne prenant aucun souci de la chute ou de la création des royaumes plus vastes auxquels cette république paierait le tribut accoutumé, n'ayant que sa caste pour patrie intellectuelle, borné dans ses vœux, timide dans ses résolutions, dévoué par nature, indolent et faible par tempérament, ne devait opposer aucune résistance aux envahissements européens. Qui sait même s'il n'espéra pas, de ce nouveau pouvoir, plus de lumières et d'équité, une oppression moindre, une charité plus vraie?—Si telle fut sa pensée nous verrons qu'il se trompait. Sous l'avare domination d'un peuple qui se proclame volontiers le champion de la liberté humaine, il allait souffrir tout au moins autant que sous le joug des sectateurs du Prophète. OLD NICK.

—Feuilleton du *National*.

## Les courses d'Epsom en Angleterre.

*Epsom* est le *Chantilly* de l'Angleterre, ou, pour nous rapprocher un peu plus de la vérité, *Chantilly* est l'*Epsom* de la France. En tout ce qui concerne le *turf*, nous le proclamons hautement, il n'y a pas de comparaison possible entre les deux pays. Cette supériorité n'a rien d'humiliant pour nous: la honte et la gloire se compensent. En fin de compte, nous l'emportons peut-être sur nos fiers rivaux. Ils savent mieux que nous élever et faire courir les chevaux, ils possèdent des races plus belles que les nôtres, ils dépendent, pour les améliorer, ou perdent en Paris, des sommes plus considérables; mais en revanche nous ignorons presque complètement cet art de tromper qu'ils ont poussé jusqu'à ses dernières limites, si nous en croyons les indications de leurs journaux et de leurs revues. Avant de parler de leurs qualités, disons quelques mots de leurs défauts. Cet ordre des matières est plus charitable. En lisant les éloges de la pérégrination, on oubliera les reproches de l'exorde.

Le *turf*, ce mot argotique qui signifie *gazon* ou *pelouse*, est une science compliquée; elle comprend tout ce qui a rapport aux courses, le mal comme le bien. Elle enseigne par conséquent à améliorer la race chevaline, aussi bien qu'à pervertir la race humaine. A l'étudier dans toutes ses branches, on devient un excellent maquignon et un escroc parfait.

Entre autres résultats fâcheux, les courses de chevaux ont eu celui de stimuler la passion du jeu. Les paris devinrent chaque année plus importants. Il s'élevèrent parfois à plusieurs millions pour une seule course. Les joueurs firent

le même raisonnement qu'Emilia dans le quatrième acte d'*Otello*: "Je ne trahirai pas mon mari, dit l'épouse d'Iago à Desdemona, ni pour une bague, ni pour des boisseaux de dentelles, ni pour des robes, des jupes, des bonnets, ni pour quelque parure que ce soit; mais pour l'univers entier, je n'hésiterais pas." Quand les enjeux dépassèrent une certaine somme, leur probité franchit les limites que leur imposaient leur conscience et les prescriptions de la loi pénale. Ils employèrent les manœuvres les plus déloyales pour satisfaire leur amour-propre ou leur soif de gain. Le prince de Galles lui-même (Georg IV) ne rougit pas de suborner des jockeys. Quand le futur souverain se permettait de pareilles infamies, quelle réserve devait-on attendre de ses futurs sujets? Des exemples sont-ils nécessaires? Un jour, son jockey vint trouver le duc de Queensbury:

"Notre adversaire pour la grande course de demain, lui dit-il, m'offre 600 guinées si je vous fais perdre.

— Acceptez, lui répondit son maître, et laissez-moi faire."

Le lendemain, au moment du départ, le duc s'approcha de son cheval comme pour le carresser.

"J'ai envie de le monter," dit-il, et, étant sa redingote, il parut sous le costume des jockeys de profession, s'élança sur le dos de son cheval, courut et gagna le prix.

L'art de gagner les prix des courses s'est perfectionné. Il est devenu plus humain. Autrement on empoisonnait avec de l'arsenic le cheval contre lequel on avait parié et qui mourait quelques jours après la course où il avait perdu. (En 1801, le groom de lord Folley fut pendu pour un crime pareil.) Aujourd'hui on se contente de l'endormir avec de l'opium; il perd sa vigueur au moment de la course. Tel éleveur doit sa fortune à l'emploi de ce moyen infailible. Après avoir acheté un cheval fort cher et lui avoir fait, à prix d'or, une réputation européenne, il parie contre lui 100,000 livres sterling, et il l'*assure*, comme on dit en argot de course, en d'autres termes, il le rend incapable de courir, en lui administrant une pilule opiacée.

Grâce à Dieu, si nos chevaux courent moins vite que ceux de nos voisins d'outre-mer, ce n'est pas l'opium qui les empêche de triompher. Espérons que, sous ce double rapport, la quotité des enjeux et l'habileté des parieurs, nous nous honorerons toujours de notre infériorité.

Sous tous les autres rapports, les différences ne sont pas moins grandes. La souveraineté du *turf* a toujours appartenu et appartient encore sans contestation aux Anglais. Nos imitations de leurs courses de chevaux méritent à peine le nom de parodies. Nos prix, nos paris surtout, doivent singulièrement exciter leur risée. Nous marchons dans une bonne voie; mais nous ne faisons qu'y entrer à petits pas. Ils y courent avec une vitesse incroyable depuis plus d'un siècle. En France, les courses sont un spectacle qui manque de public. Si les Anglais vont à Chantilly, quel ne doit pas être leur étonnement de n'y trouver que quelques centaines de désœuvrés riches ou pauvres qui ont cru devoir faire *cel ennuyeux sacrifice* à la mode. Allez à Epsom, vous aurez pour escorte une partie de la population de Londres. L'aristocratie, la bourgeoisie et le peuple s'y disputent sans cesse, au péril de leur vie, la préséance, à pied à cheval ou en voiture. Quelques réformes qu'introduisent, dans la constitution britannique, les révolutions futures, elles ne feront pas triompher le principe d'égalité sur cette route si fréquentée. Mais au fait, pourquoi non? On y construit en ce moment un chemin de fer atmosphérique. Dès l'année prochaine, tous les rangs seront égaux... devant le vide.

Quelle foule ! quel tumulte ! quelle animation dans cette petite localité la veille encore si déserte. La course ne doit commencer que dans une heure, et déjà des milliers de spectateurs sont à leur place. La grande tribune construite en 1830 ne renferme pas moins de cinq mille personnes. Les autres tribunes sont également remplies. Partout où la vue peut s'étendre on n'aperçoit, au milieu de nuages de poussière, que des chevaux, des voitures, des piétons, qui se dirigent au galop vers le champ de course.

De distance en distance s'élèvent des poteaux blancs que l'on nomme poteaux de pari (*betting posts*). C'est autour de ces poteaux que s'assemblent les parieurs avant chaque course. A entendre leur argot, qui reconnaît en eux les descendants des premières familles de la Grande-Bretagne ?

Les courses de New-Market ont été pendant longtemps les plus célèbres et les plus fréquentées de l'Angleterre. Les courses d'Epsom l'emportent maintenant sur toutes les autres. C'est à Epsom que se dispute le prix de Derby, ainsi nommé du nom de son fondateur, le comte de Derby, prix si estimé que, pour le gagner, le prince de Galles se permit une escroquerie. Jamais cette course n'avait été plus brillante que cette année.

Représentez-vous trente et un poulains de front, tous âgés de trois ans, et qui paraissent des chevaux de six ans, minces, sveltes, luisants, impatients, montés par l'élite des jockeys, dont les vestes éclatantes brillent aux rayons du soleil. Ils n'attendent plus que le signal pour s'élaner dans la lice, quand l'un d'eux, *Libel*, se livre à des distractions qui retardent de quelques minutes le moment du départ. Enfin, l'ordre est rétabli, le signal est donné. Que de cours battent d'espérance et de crainte ! Les 31 chevaux partent au même instant, mais bientôt la plupart restent en arrière de leurs plus agiles rivaux. Sept ou huit seulement se maintiennent sur la même ligne. *Kedger* est le premier en tête, *Wood Pigeon*, *Annandale*, *Old England*, *Pantasa*, le *Merry-Monarch*, *Idas* et *Pam* le suivent à peu distance. Les chances sont encore partagées, la victoire reste incertaine, tout à coup *Merry-Monarch* dépasse *Kedger*, qui reste en arrière, *Annandale* s'efforce vainement de le dépasser à son tour, ils approchent du but... Ils l'atteignent... *Merry-Monarch* est proclamé le vainqueur. Il ne l'emporte que de la longueur de sa tête sur *Annandale*.

— Qui a gagné ? s'écrient plusieurs milliers de voix. — *Merry-Monarch*. — Bravo, ma fortune est faite ! — Je suis ruiné. — Ces exclamations se croisent dans tous les sens. En effet, le lendemain matin à l'heure du paiement, plusieurs millions avaient changé de maîtres.

Malgré leurs inconvénients, les courses de chevaux doivent être encouragées : elles améliorent les races, elles développent l'adresse et la sagacité des jockeys, elles offrent au peuple un noble et intéressant spectacle. Seulement en empruntant aux Anglais celles de leurs qualités qui peuvent nous être utiles, laissons-leur leurs vices, ne transformons jamais le Champ-de-Mars en une succursale de la bourse ou de maisons de jeu, pour ne pas faire le même raisonnement que l'Emilia de Shakespeare, ou pour ne pas imiter le honteux exemple de Georges IV.

### Le Courrier de Paris.

La chambre des députés va entrer en vacances ; nous touchons à la clôture de la comédie et du drame représentatifs : jusqu'au mois de décembre ou de janvier les ministres et les honorables vont mettre bas leur éloquence et renfermer amendements, sous-amendements, articles de lois, exordes, pro-

popées et tirades. Le budget les arrête encore ; mais, tout énorme qu'il soit, ils n'ont bientôt sauté par-dessus cette montagne de millions, et, d'un pied leste, d'un air dégagé, avec cet air de satisfaction de gens harassés qui trouvent enfin le moyen de s'asseoir et de respirer à l'aise, nos très-chers députés (très-chers est le mot) se répandront de tous côtés sur la terre départementale qui les a créés, mis au monde et fait sortir un beau jour de l'urne électorale. C'est le moment où tout rentre dans le repos dans le monde administratif et politique : le prince va promener tranquillement sa royauté dans ses palais champêtres ; les ministres flânent la main dans la poche, en s'écriant : Ouf ! voilà qui est fini. Le centre, la gauche, la droite, le conservateur et l'opposant redeviennent les meilleurs amis du monde et trinquent ensemble sous la charmille et le platane. Les chefs de division et les chefs de bureau reprennent haleine et retrouvent peu à peu leur embonpoint dévoré, pendant la session, par les députés sollicitateurs et par leurs protégés aussi nombreux que ces saute-relles qui tout à l'heure se sont abattus sur l'Afrique. Quant à messieurs les électeurs, leur martyre va commencer ; ils ne tarderont pas à succomber sous le poids des allocutions, des visites, des poignées de main, des comptes-rendus et des professions de foi du député rentré au bercail et sentant le besoin de se *retremper* dans le sein de ses commettants et de leur ouvrir son cœur, même ceux qui n'en ont pas.

La jeune reine Isabelle d'Espagne donne, la première, le signal de ces jours de liesse que la clôture des Chambres procure aux royautés dites constitutionnelles à tort ou à raison. Elle parcourt en ce moment l'Espagne pour recueillir les bénédictions de ses peuples. Sa Majesté Victoria d'Angleterre se propose, de son côté, de suivre l'exemple donné par sa sœur de Madrid ; elle ira comme elle recueillir les bénédictions de ses chers sujets ; après quoi, on annonce qu'elle se hasardera à visiter l'Allemagne et à venir à Paris. En attendant, la très-gracieuse reine britannique donne des fêtes magnifiques. Nous voulons parler par ces mots, fêtes magnifiques, du bal étincelant et pittoresque qui a eu lieu à Londres le vendredi 6 juin 1845, il y a huit jours de cela. Si on demande comment le *Courrier de Paris* s'avise de parler de ce qui se passe en Angleterre, nous répondrons aux questionneurs qu'un bon courrier court à travers le monde au galop et en rapporte tout ce qu'il peut rencontrer, chemin faisant, de curieux et d'intéressant. D'ailleurs Paris était représenté au bal de la reine d'Angleterre, et très-joliment représenté par la jolie duchesse de Nemours accompagnée du duc son mari.

Revenons à Paris ; que trouvons-nous à Paris ? beaucoup d'hommes et de choses qui se trouvent à Londres ; des voleurs par exemple ; et parmi ceux qui ont occupé cette semaine les gendarmes, les agents de police et messieurs les lecteurs ordinaires de la *Gazette des Tribunaux*, un surtout s'est fait remarquer. Ce larron avait tout-à-fait l'air et la réputation d'un honnête homme, ce qui ne gêne rien au métier ; il avait servi dans l'armée, montrait ses blessures et parlait de ses chevrons. Ceci lui valut d'être admis chez un honorable banquier qui, se rappelant sans doute les vieux sergents du Gymnase, ces types de probité qui donneraient plutôt cent mille francs à leur colonel de leur poche, que de leur faire tort d'un denier ; notre banquier, dis-je, plein de foi dans les braves, et professant le culte des vieux de la vieille,

donna à celui-ci toute sa confiance ; si bien, que l'autre jour, il le chargea d'aller toucher à la Banque un mandat de 90,000 fr. Le mandat fut touché en effet ; mais Marlborough ne revint pas, et comme on s'inquiétait de son absence, une lettre arriva à sa place ; et dans cette lettre, le brave annonçant qu'ayant été volé des 90,000 fr. en passant sur la place de la Bourse, il n'avait plus été reparaitre. Le banquier soupçonna quelque tour pendable et donna l'éveil à qui de droit ; ici, la police encore a fourni une de ces preuves d'intelligence, d'activité et de promptitude d'exécution qui devraient lui faire pardonner ses erreurs ; en deux jours, elle a surpris le délinquant dans un logis borgne, déguisé en femme (le voleur) mais muni seulement de 8,000 frs. Qu'étaient devenus les 82,000 qui faisaient défaut à la caisse du banquier ? A force de retourner, d'attaquer, d'interroger le coupable et une femme sa complice, on est parvenu à savoir que les dits 82,000 francs avaient été, par lui, ensevelis sous un arbre du bois de Vincennes. On court aussitôt, on pioche, on fait des fouilles, et les 82,000 francs sortent de terre, en effet, comme par un miracle ; voilà un voleur bien attrapé ; mais avouez aussi que le volé est bien heureux, et que tous ses confrères ne sortent pas comme lui avec toutes leurs plumes de la griffe du vautour.

### FAITS DIVERS.

— Les journaux anglais donnent les détails suivans sur l'arrivée de M. le duc et de Mme la duchesse de Nemours à Londres :

« L'avis ayant été reçu que LL. AA. RR. le duc et la duchesse de Nemours avaient l'intention de venir faire une visite à la Reine d'Angleterre, et devaient faire la traversée de Boulogne à Folkstone à bord du bateau à vapeur *Queen of the Belgians*, toute la ville de Folkstone était hier matin sur le qui-vive. Comme on savait que LL. AA. RR. désiraient passer incognito, les préparatifs faits par les directeurs du railway n'étaient que confortables. Le président de la Compagnie, l'un des directeurs, le capitaine Charlewood et M. W. O'Brien, secrétaire de la Compagnie, étaient arrivés par un train spécial vers neuf heures du matin. On avait amené en même temps un wagon de cérémonie de la ligne du sud-est. A neuf heures et demie, le steamer était en vue ; il portait le pavillon tricolore à son grand mat. Il est entré dans le port à dix heures un quart, après une traversée de deux heures un quart et malgré une forte rafale.

« LL. AA. RR. ont été reçues à leur arrivée par sir J. Kirkland, le capitaine Charlewood, M. W. O'Brien, M. Faulkner, surintendant du port, le capitaine Peat et le lieutenant Kennicott, de la marine royale, le maire de Folkstone et plusieurs magistrats de la ville.

« Le duc de Nemours est resté sur le pont pendant la traversée, la duchesse est restée dans les cabines et n'a éprouvé aucune atteinte du mal de mer. En quittant le vaisseau, LL. AA. RR. sont montées dans un landau traîné par quatre magnifiques chevaux bays ; les grooms étaient vêtus en soie bleue. LL. AA. RR. ont déjeuné à l'hôtel du Pavillon, et sont parties immédiatement pour Londres, LL. AA. RR. se sont plu à exprimer leurs remerciemens et leur satisfaction pour les attentions qu'on leur a montrées.

« Le duc et la duchesse sont arrivés à Londres par le South-Eastern-Railway. En ar-

vivant à la station des Bricklayer's Arms, ils ont été reçus par le marquis d'Ormonde, gentilhomme de la Reine, et par le capitaine Seymour, écuyer du prince Albert. Deux voitures attendaient à la station. LL. AA. RR. y sont montées, et à deux heures vingt minutes elles arrivaient au palais de Buckingham. A leur descente de voiture, le duc et la duchesse ont été reçus par la comtesse de Gainsborough, MM<sup>les</sup> Murray et Kerr, lord George Lennox, le colonel Drummond et le colonel Grey. La duchesse de Kent est venue presque aussitôt faire une visite à LL. AA. RR."

— On écrit de Chaumont, le 5 juin :

"LL. AA. RR. Madame Adélaïde, M. le prince et Mme la princesse de Jo'ville, parties d'Arc ce matin, sont arrivées avant midi à Chaumont, qu'elles n'ont fait que traverser.

"Le préfet du département, le général, le maire et le conseil municipal, tous les fonctionnaires publics, ont reçu LL. AA. RR. à l'entrée de la ville et les ont accompagnés jusqu'à la sortie. La garde nationale tout entière et la compagnie de vétérans en garnison avaient pris les armes et suivaient le cortège. La garde nationale à cheval, qui était allée à la rencontre de LL. AA. RR. à un quart de lieue, a continué de les escorter hors de la ville jusqu'à la même distance.

"Dans tout le trajet, les édifices publics et les maisons particulières étaient pavoisés, et LL. AA. RR. ont été accueillies sur leur passage par de vives acclamations."

— On écrit d'Alger, le 4 juin :

"Un Espagnol réfugié vient de poignarder en pleine rue, à huit heures du soir, un autre officier espagnol réfugié comme lui. On assure que non seulement la différence d'opinions politiques rendait ces deux hommes ennemis, mais on dit encore que la conduite de l'un excitait fortement la jalousie de l'autre. L'Espagnol assassiné se promenait avec la femme de son meurtrier. Au moment où ils allaient sortir par la porte Bab-el-Oued, le mari se précipita sur eux et plongea un poignard dans la poitrine du malheureux Espagnol, qui tomba sur le coup, répandant le sang avec une extrême abondance. Ramassé immédiatement par les artilleurs de la milice de garde à la porte Bab-el-Oued, il a été conduit chez un pharmacien et de là transporté à l'hôpital dans un état à peu près désespéré. Nous avons appris depuis que les docteurs conservaient un faible espoir de le sauver. Le mari, d'autres disent l'amant de la femme, auteur de cet attentat, a été arrêté immédiatement et écroué."

— On lit dans le *Times* du 9 juin :

"L'Empereur de Russie vient d'envoyer en présent au prince Albert trois voitures russes et quatre superbes chevaux des haras d'Orloff, un double droski, un droski simple et un traîneau ; sur chaque panneau la couronne impériale est montée sur or. Les chevaux sortent des écuries privées de l'Empereur; deux sont du plus beau noir, avec de longues queues flottant à un pouce du sol. L'un de ces chevaux n'a pas moins de seize palmes de hauteur, et les deux autres sont gris et également beaux."

— On lit dans l'*Edinburg Observer* du 6 juin :

"Le prince Henry, troisième fils de Guillaume II, Roi de Hollande, est arrivé hier matin sur une frégate de 68 canons. A huit heures la frégate a tiré une salvo de dix coups de canon. A une heure le lord-prévot s'est embarqué sur une des chaloupes de la douane pour recevoir S. A. R. Le prince

Henry est né le 13 juin 1820. On nous apprend que son séjour en cette ville ne dépassera pas trois ou quatre jours."

— Un des petits-fils du pacha d'Egypte, nommé Halim-Bey, est arrivé à Paris. Ce jeune prince, qui vient terminer son éducation en France, est accompagné de vingt-trois jeunes Egyptiens, dont quatre portent le titre de bey. Chosrew-Bey, secrétaire du vice-roi, et Gaetany-Bey, son médecin, accompagnent aussi Halim-Bey.

Depuis un an, d'autres Egyptiens étudient à Paris, sous la direction de Stephan-Effendy et en compagnie d'autres petits enfants du vice-roi d'Egypte.

On nous écrit de Madrid, le 9 juin :

"Il est désormais hors de doute que le mariage du fils aîné de don Carlos avec la Reine rencontre une opposition vive et générale dans tout le parti libéral en Espagne. Les députés qui ont soutenu le ministère avec tant de dévouement pendant la dernière session réclament plus d'énergie de la part du gouvernement à l'égard du parti carliste. M. Zaragoza, député modéré et un des rédacteurs du *Heraldo*, vient de se rendre à Barcelone pour représenter au général Narvaez la nécessité de faire connaître au pays l'opinion du gouvernement sur l'abdication de don Carlos et les présentations de son fils aîné. On pense que les ministres présents à Madrid sont convenus d'un Manifeste en réponse à celui du fils de don Carlos, et qui doit être soumis à la signature de la Reine à Barcelone.

"Le cabinet a envoyé, dit-on, contre-ordre à la déportation des deux rédacteurs du *Clamor publico*. Les amis du cabinet cherchent à justifier cette mesure en disant qu'il n'a commis cet acte arbitraire que dans la crainte d'un mouvement espartériste à Madrid, où il a le plus de partisans dans la presse et dans la classe moyenne."

— Le nommé Carnel, récemment établi cordonnier à Porcheux (Oise), devait épouser Césarine N..., la fille d'un habitant de ce village : mais le mariage fut rompu. Cet homme vint à Paris, acheta un rasoir et des pistolets, écrivit une lettre qu'on trouva dans sa poche, annonçant l'intention de mourir avec celle qu'il devait épouser, et revint à Porcheux. Le lendemain, à cinq heures du matin, Carnel, armé d'un pistolet, d'un rasoir et d'un tranchet, sort de chez lui et va à la rencontre de Césarine, dans une ruelle où il savait qu'elle allait passer ; il l'aborde et lui demande si elle l'aime encore. Sur sa réponse négative, il se jette sur elle, la renverse et lui coupe la gorge avec son rasoir. Cette malheureuse, qui ne pouvait crier parce que l'arme avait pénétré jusqu'à la colonne vertébrale, eut encore assez de force pour se relever et faire quelques pas ; mais l'hémorrhagie était si abondante qu'elle tomba morte presque aussitôt. L'assassin avait pris la fuite et s'était dirigé dans un herbager voisin, où l'on entendit bientôt une explosion. C'était lui qui, assis au pied d'un arbre, venait de se tirer un coup de pistolet. L'arme dirigée sur la région du bas-ventre, y avait fait une large ouverture par où s'échappaient les intestins. Rapporté chez lui, il raconte tous les faits sans en exprimer aucun regret, et demandant pour grâce unique qu'on le laissât mourir et qu'on l'enterrât auprès de celle qu'il avait trop aimée. Vers cinq heures du soir, à l'heure où la justice arrivait pour instruire l'affaire, Carnel rendait le dernier soupir.

— On écrit de Saint-Jean-Pied-de-Port, le 2 juin :

"Une chasse au sanglier et au chevreuil,

qui fera époque dans les souvenirs des plus vieux amateurs de nos contrées, se fait en ce moment sur les frontières d'Espagne. Mercredi dernier, les plus intrépides chasseurs de Saint-Jean-Pied-de-Port, auxquels étaient venus se joindre quelques Bayonnais, sont partis pour explorer et battre en tout sens le pays, à Valcarlos, à Burguette et à Roncevaux ; le lendemain ils ont dû se réunir à Orbaiceta, au fameux Zabala, qui, à l'aide de ses piqueurs et de ses chiens, tua le sanglier par un procédé tout nouveau et des plus hardis. Cet étrange procédé de chasse au sanglier étonne singulièrement les étrangers ; il faut réellement l'avoir vu pour y croire. Zabala est un homme d'une force herculéenne et d'une agilité surprenante. Quand la bête a été fatiguée par les chiens et les piqueurs, cet intrépide Basque, type moderne de cette antique race de montagnards si renommés par leur courage, saute à califourchon sur le dos du sanglier et lui coupe la gorge d'un coup de coutelas avec une adresse qui jusqu'ici n'a pas été mise en défaut."

— On écrit de Londres, le 5 juin :

"Vous savez déjà que M. Seton, âgé de vingt huit ou vingt-neuf ans, ancien lieutenant au 1<sup>er</sup> de hussards, s'est battu en duel près de Portsmouth, le 20 mai dernier, avec M. Hawkey, lieutenant de la marine royale. Blessé d'un coup de pistolet dans la région de l'aine, il est mort avant hier après quatorze jours d'horribles souffrances.

"Le lieutenant Hawkey et les témoins du duel n'avaient pas attendu l'événement pour se soustraire aux recherches de la justice : on croit qu'ils se sont embarqués pour Ostendo.

"Une enquête présidée par M. Cooper, coroner, a été commencée hier à Hôtel-de-Ville de Portsmouth. La querelle qui a eu des suites si déplorables a eu lieu dans un bal de souscription. Il parait que l'officier de marine a cru remarquer de la part du jeune officier de hussards trop d'attention pour sa femme, qu'il avait invitée à danser. M. Hawkey, après avoir traité M. Seton de *polisson* et de *drôle*, a fini par lui donner un coup de pied de la manière la plus outrageante.

"Après une telle offense, une rencontre était inévitable. Le pistolet était l'arme choisie d'un commun accord par les combattants. M. Hawkey voulait que le combat fût à outrance, et que l'on tirât en même temps à une distance de dix pas. Tout ce que les témoins purent obtenir, ce fut quinze pas de distance. Les adversaires ayant fait feu au signal convenu, M. Seton seul a été atteint.

"Dès ce premier moment, on a reconnu que la blessure était mortelle. Un chirurgien de Londres a été appelé, dans les derniers jours, pour extirper la balle ; l'opération a réussi, mais elle a donné la triste conviction qu'une branche de l'artère fémorale avait été lésée. Pendant les vingt-quatre ou trente-six heures que M. Seton a survécu, ses douleurs se sont calmées, mais la gangrène s'est manifestée et a enlevé tout espoir à ses amis. Il a protesté jusqu'au dernier instant de l'injustice des soupçons de M. Hawkey, et a déclaré qu'il mourait victime d'un duel qui n'avait aucune cause réelle. Vingt et un témoins ont été déjà entendus. Il est probable que le lieutenant Hawkey sera renvoyé devant les assises du comté, sous l'inculpation d'homicide."

— S. A. S. Mme la princesse Louise-Hénriette-Caroline, fille de feu le prince Charles-Guillaume de Nassau-Usingen, vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

— On écrit de La Haye, le 3 juin :

“ Le Roi de Hollande est de retour en cette résidence de son voyage à Flessingue, où S. M. s'était rendue pour assister au départ du prince Henri, qui va entreprendre, à bord de la frégate *le Rhin*, un voyage vers le Nord.

“ Le prince et la princesse Frédéric des Pays-Bas ont quitté aujourd'hui La Haye, se rendant à Berlin et de là à Saint-Petersbourg. L'absence de LL. AA. RR. sera de trois mois.”  
(*Le Globe de Bruxelles.*)

— Le paquebot arrivé des côtes d'Italie à Marseille le 31 mai, apporte des lettres de Rome datées du 28 du même mois. Quoique le Saint-Père n'ait point assisté à la procession de la Fête-Dieu, il parait certain que S. S. se porte bien. La santé du cardinal Capaccini inspire de nouvelles inquiétudes : S. Em., qui n'était depuis quelques jours retirée à la campagne, s'y était trouvée si mal, qu'elle avait demandé à recevoir une seconde fois les derniers sacrements. On attendait l'arrivée prochaine du cardinal Gizzi, légat de Forli, qui serait appelé pour remplir à Rome des fonctions plus importantes.

On lit dans l'*Heraldo* du 7 juin :

“ Un de nos abonnés nous transmet quelques détails curieux sur une société secrète établie à Madrid, et ayant des ramifications dans toute l'Espagne. Cette société prend le titre de *la Jeune Espagne*. La direction s'appelle *la Grande Planète*, et à sous elle des associés, nommés *Satellites*. Ces *Satellites* sont en rapport avec d'autres associés nommés *Etoiles fixes*. Après les *Etoiles fixes*, viennent les *Facettes*, puis les *Rayons*, et enfin les *Etoiles*. D'après les provinces brillent les *Planètes de second ordre*. Le nombre des associés serait de 38,166 individus. Chacun d'eux paie une quotité mensuelle de réaux pour les frais et les travaux de cette société, dont le but est d'obtenir les résultats suivants : Vraie liberté civile et religieuse et souveraineté nationale dans toute son extension.—Egalité légale positive.—Liberté des cultes.—Destruction complète de tous les abus sociaux.—Plus de rois, même constitutionnels, mais une Constitution entièrement démocratique.—Le *don* serait aboli et il n'y aurait d'autre noblesse que celle du savoir et du talent.

— L'annonce répand chaque jour de nouveaux bienfaits. Dans les provinces, on commence à comprendre les avantages de la réclame et la puissance de la publicité à 15 ou 20 c. la ligne. Voici la singulière annonce que nous lisons dans un journal d'une grande ville de province :

“ Un beau-jeune homme nommé Girard, âgé de 32 ans, désirerait s'établir en mariage avec une personne de haut rang, demoiselle ou veuve sans enfants, n'importe l'âge, pourvu qu'elle lui fasse un sort heureux. Il donnera de bons renseignements sur son compte. La personne qui voudra bien lui accorder sa main est priée d'écrire à l'ancienne maison Delorme, place Sainte-Claire, 4, à Lyon, au nommé Girard, taille d'un mètre quatre-vingts centimètres, chez M. Vernoux.”

— Mme de Saint-Mars qui, sous le pseudonyme de comtesse Dash, a produit des œuvres littéraires dont la plupart ont eu quelque succès, vient d'épouser le fils du prince Stourlza, hospodar de la Moldavie, qui depuis deux ans habitait Paris. Le mariage a été célébré en Moldavie même, et sans doute Mme de Saint-Mars l'a fait précéder d'un divorce, car elle est bien et légitimement mariée en France à M. de St-Mars, qui vit encore.

L'hospodar a refusé son consentement au mariage et a exilé son fils de Jassi (capitale de la Moldavie). Les époux sont retirés dans une terre où s'écoule leur lune de miel. Mme de St-Mars (soit dit sans manquer à la galanterie) a un peu passé l'âge des femmes de M. de Balzac, et son nouveau mari est un jeune homme de 22 à 24 ans tout au plus.

— Nous trouvons dans l'*Echo de Vézère* le compte-rendu d'un incident grave survenu à la cour d'assises de la Dordogne ;

“ Il s'agissait d'une affaire d'incendie et de tentative d'assassinat. Cette affaire, qui avait été déjà renvoyée à la dernière session, a été renvoyée de nouveau ; voici à quel sujet.

“ Pendant les débats de la cause, dans laquelle plaidaient Me Laurière et M. Jules Lacrouzille, le premier de ces avocats interprétait la déposition d'un témoin.

“ Mettons de la bonne foi, aurait dit M. le président.

“ Me Laurière : Je suis de bonne foi...

“ M. le président : Non ; c'est de la mauvaise foi...

“ Me Laurière : C'est vous, M. le président, qui êtes de mauvaise foi.

“ M. le président : Ceci, c'est de l'insolence !.. (*S'adressant à M. le procureur du roi*). Prenez vos conclusions.

“ M. Sarlat, substitut : Je n'ai pas de conclusions à prendre ; je n'ai qu'à déplorer un aussi alléchant débat, à manifester la peine que j'éprouverais à le voir consigné sur la feuille d'audience.

“ La cour se retire, et, après une heure de délibération, rend un arrêt qui suspend Me Laurière pendant un mois.

“ Cet arrêt a été accueilli avec douleur et étonnement au banc de la défense.

“ Me Lacrouzille a pris avec énergie et conviction la défense de son collègue ; il a déclaré que ce qu'a dit son collègue, il l'aurait dit lui-même et s'est retiré.

“ L'accusé se trouvant sans défenseur, l'affaire a été renvoyée aux prochaines assises.

“ C'est M. d'Imbert de Bourdillon qui présidait.

“ L'ordre des avocats de Périgueux s'est réuni pour examiner cette affaire et prendre une résolution.

— M. de Belcastel, ce jeune avocat de Toulouse condamné par un soubret donné, en pleine audience, à l'un de ses confrères, a été rayé du tableau de l'ordre. M. de Belcastel vient de former, contre cette décision, un pourvoi en cassation.

— Les dames Augustines du Sacré-Cœur-de-Marie, dirigées par les révérends pères jésuites, viennent de se faire bâtir un magnifique couvent, rue de la Santé, 7, près de l'Observatoire. On estime que les constructions ont coûté de 2 à 3 millions.

— La gendarmerie de Montrouge, près Paris, a arrêté avant-hier, dans la commune de Vanvres, un individu connu dans le village sous le nom de la belle Catherine, et qui, à ce qu'il paraît, ne serait autre qu'une sorte de chevalière d'Eon. Catherine avait toutes les apparences d'une femme ; on lui donnait des amoureux, on disait même qu'elle avait eu deux enfants, et, depuis deux mois qu'elle ou plutôt qu'il habitait Vanvres, rien n'avait fait supposer que ses vêtements du sexe féminin cachassent un homme. La soi-disant Catherine a été mise en prévention pour vol. On lui a fait reprendre ses habits naturels, et l'on a reconnu, dans cet homme déguisé en femme depuis trois ans avec une audace si singulièrement couronnée de succès, un nommé Auguste F..., natif du département du Nord.

— S. M. la Reine d'Angleterre a envoyé 20 liv. st. (500 fr.) et le prince Albert 10 liv. st. (250 fr.) pour l'école des enfants des ouvriers anglais occupés aux travaux du chemin de fer de Rouen au Havre.

— M. le duc de Cars, M. le prince Gaston de Montmorency-Robecq, M. Charbonnier de la Guesnerie, et M. le vicomte de Lespinois, étaient cités aujourd'hui devant la 7e chambre correctionnelle, présidée par M. Salmon, le premier comme président, le dernier comme secrétaire, et les deux autres comme membres de l'*Œuvre de Saint-Louis*, poursuivis par le ministère public comme constituant une association illicite.

Me Fontaine a fait observer que M. de Lespinois vient d'avoir le malheur de perdre sa fille, dont les obsèques ont été célébrées ce matin.

Le tribunal, du consentement de M. de Royer, avocat du Roi, a remis la cause à quinzaine, au samedi 21 juin.

— L'Académie Française a décerné les récompenses suivantes, provenant des legs faits par M. de Montyon, pour les ouvrages les plus utiles aux mœurs. Une médaille de 2,000 fr. à M. Filon, pour son ouvrage intitulé : *le Pouvoir spirituel dans ses rapports avec l'Etat* ; une médaille de 2,000 fr. à M. Poujoulat, pour *l'Histoire de Saint-Augustin* ; une médaille de 2,000 fr. à M. Desbordeliers, pour son ouvrage intitulé : *la Morale militaire* ; une médaille de 2,000 francs aux *Fables* de Monsieur Lechambeaulieu ; une médaille de 2,000 francs à Madame Malter, pour son ouvrage *les Femmes en prison* ; une médaille de 1,500 fr. à Mlle Boyeldieu d'Auvrigny, pour un ouvrage intitulé : *Montjouy ou Erreur et Repentir* ; une médaille de 1,500 fr. à Mme Saunders, pour l'ouvrage intitulé : *Direction maternelle de la Jeune Fille*.

— L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dans sa séance d'aujourd'hui, a décerné le prix de 9,000 fr., fondé par le baron Gebert, à l'ouvrage de M. de Pétigny, intitulé : *Etudes sur l'Histoire, les Lois et les Institutions de l'époque mérovingienne* ; et elle a maintenu l'accessit de 1,000 fr. à *l'Histoire des Français des divers états*, par M. Alexis Monteil.

### Le courrier des modes.

Les splendeurs du mois de Marie sont un peu voilées par la pluie. Les premières feuilles et les fraîches toilettes luttent tant qu'elles peuvent contre ce déluge. Dès qu'il paraît un petit rayon de soleil, les unes et les autres se montrent audacieusement. Mais n'est-il pas la saison des fleurs et l'époque intéressante des renouvellements de parures ?

Nous laisserons les poètes chanter les merveilles de la nature ;—ce qui, cette année, pourra ressembler à un mensonge,—et nous nous occuperons seulement des merveilles de la mode, qui sont bien plus une réalité. Jamais peut-être la saison ne s'est annoncée plus puissante et plus coquette en nouveautés de tous genres.

Les chapeaux sont variés de formes et d'ornements. Les étoffes brochées, rayées en long ou en travers, sont glacées et à reflets chatoyants, ce qui produit des couleurs fraîches et brillantes. Le glacé blanc mêlé à toutes les nuances est surtout fort à la mode.

Il y a aussi grande variété dans les accessoires de la toilette. Mantelets, écharpes de soie, de cachemire, de crêpe de Chine brodé ou de dentelle noire ; châles de fantaisie et riches châles de dentelle noire ; par-dessus en taffetas glacé bordé de franges, de dentelle, ou, ce qui est encore plus charmant, par-dessus lilas, violet, gros

bleu, couvert d'un fond en dentelle noire, avec garniture de dentelle plissée à la vieille. Cela, on en conviendra, forme un assez joli total d'élégances.

D'aspect, le par-dessus ressemble assez au petit manteau sans plis sur les épaules qu'on portait l'hiver dernier; comme lui, il est court et sans beaucoup d'ampleur; seulement il diffère par quelques détails. Ainsi, généralement, ils sont arrondis devant, et ont une petite pèlerine aussi arrondie, posée plus bas que l'échancrure du col et formant presque la berline.

Les par-dessus en taffetas uni sont doublés en florence blanc; ceux en dentelle noire n'ont de doublure que leur dessous de couleur.

Cette nouveauté ne saurait être adoptée par toutes les femmes, car elle serait peu gracieuse pour la promenade à pied. C'est un vêtement charmant pour la sortie du spectacle, pour emporter avec soi dans sa voiture, afin qu'au bois, aux Champs-Élysées, ou dans un parc, on puisse s'en servir au moindre vent frais. Mais, nous le répétons, il ne peut convenir qu'à la grande élégance, car il ne remplace ni le mantelet, ni l'écharpe, ni la simplicité classique du châle. Ce n'est et ne saurait être qu'une fantaisie de grande dame.

Mais laissons de côté pour un moment les modes de la ville, et voyons un peu comment on s'habille à la campagne, car là tout se nivelle.

Au château, comme à la petite villa, on veut, pour le matin, un négligé simple et commode, et l'on choisit de préférence un petit bonnet de guipure orné de rubans ou de fleurs, une robe garnie d'un bouillon, une chemisette brodée à très-petit col.

Souvent aussi la robe est faite en peignoir ouvert, orné de revers en soie pareille à la doublure, et ce revers est bordé d'un ruban large d'un doigt, froncé au bord.

Toujours comme toilette de campagne, mais pour petit garçon, on adopte la blouse russe ouverte de côté, et lorsqu'elle est en mérinos ou en toute autre étoffe de laine, elle est bordée, comme celle-ci, par un velours. Une petite chimisette froncée au col, des guêtres, et voilà notre grand personnage en état de courir et de jouer fort à l'aise.

La veste algérienne ouverte un peu sur les hanches, avec manches ouvertes laissant passer les manches de la chemise, est préférée par les jeunes garçons de six à neuf ans. Un chapeau de paille et des brodequins complètent leur toilette.

Plus tard, il leur faudra la veste de drap juste à la taille; maintenant on donne à cette veste un peu de largeur du bas, c'est-à-dire qu'elle s'évase comme les anciens gilets. Ce costume est le dernier degré de la fantaisie, le dernier échelon où s'arrête la variété des habillements du jeune âge. Après cette veste et l'habit de collégien, l'habit de ville et la redingote font passer le jeune garçon à l'état de jeune homme; état fortuné qui permet les bottes et promet les moustaches, ces deux ambitions du collége.

La Revue Canadienne,

MONTREAL, 19 JUILLET, 1845.

### Histoire de la Semaine.

Rendez-moi mon léger bateau,  
Ma rame flexible,  
Et ma chaumière au bord de l'eau.

Plus d'un de nos lecteurs, qui a passé des jours sérieux et calmes dans quelques belles campagnes, sur les bords riants du Saint-Laurent, du Richelien ou bien de quelque autre rivière, fleuve

ou lac que ce soit, peut aujourd'hui regretter sa vie champêtre, sa chaumière et son bateau, car la ville, la bonne ville de Montréal est insupportable et perd tous ses charmes, quand la chaleur est à 90 degrés Farenheit et que le soleil la tient dans un état d'ébullition et de transpiration générale. Aussi, faut-il le dire, tous les yeux, tous les désirs de nos citadins sont tournés vers les champs, vers la verdure. C'est bien l'été, cette fois, c'est la saison des fleurs, chantée par les poètes. Il nous faudrait pour célébrer cette courte et passagère saison, un ton de pastorale, un style de bucoliques et d'élogues que nous n'avons pas. Comment donc vous dire tout ce que cette vie de la campagne a de bonheurs et de plaisirs, nous qui sommes renfermés entre quatre murailles, occupés à écrire l'histoire de la semaine, n'ayant autour de nous pour tout horizon que ces amas de pierres taillées et non taillées que l'on appelle la ville, ville superbe et fière, qui sait bien que si on la dédaigne pour un jour, et qu'on lui préfère la campagne, on sera bien aise de l'occuper et de revenir sous son aile maternelle dans les longs et froids mois qui vont succéder à cette riante et tant aimée saison de Flore. Cependant nous avons des souvenirs et l'imagination, cette *folle du logis*, s'en va à travers les vertes prairies et les gazons émaillés papillonner, butiner et prendre le frais. Elle nous rapporte de temps à autre quelques fleurs et quelques fruits; mais pour aujourd'hui elle ne pourra prendre un lourd fardeau, car la chaleur est extrême.

On annonce, dans nos journaux, les exercices littéraires de nos divers collèges et établissements d'éducation. Le mois de juillet est encore le mois qui commence les vacances. Quel est celui d'entre nos lecteurs qui ne sent pas son âme remuée par de doux et d'agréables souvenirs classiques en entendant ces mots: Ohé! ohé! Voilà les beaux jours! après nous avoir frotté de grec et de latin pendant onze mois, on va nous laisser libre, les coudees franches, courir, danser, gambader. Amusons-nous! la jeunesse est une fortune qu'il faut dépenser, puisque Dieu nous la donne, mais dépenser sobrement et avec raison. Amusons-nous! il faut bien commencer par s'enivrer de liberté, de folie et d'indépendance, quand on a l'idée bien nette qu'il faudra enfin se mettre au joug et s'atteler à la règle, car la société humaine ne se soutient pas avec des folies et des chansons; soyons jeunes enfin de toutes les grâces d'un bon caractère, et non pas mélancoliques et sombres comme quand les noirs soucis arrivent, nombreux et en bonne compagnie. A ceux qui n'aimeraient pas nos folies, notre gaieté et nos jours de liesse, disons: ne calomniez pas la jeunesse. C'est belle chose que jeunesse; jeunesse impatiente, vivace, alerte, brusque, mouvante, à l'œil vif, au teint frais, sémillante, pétillante, et frétilante, aussi,

Sans avenir, riche de son printemps,  
Honnête et loyale au demeurant.

Il ne faut pas être inquiets outre mesure; au contraire, soyez indulgents, soyez patients. Vous qui avez été jeunes, laissez à la jeunesse à jeter son feu et son écume, laissez-la courir à son aise et donnez-lui ses joyeux plaisirs. Ne vous inquiétez pas plus qu'il ne convient, de ce grand penchant pour le plaisir qui conduit si souvent à de si grandes vertus. Où est le mal, où est le danger quand ils seraient heureux, longtemps heureux de leur jeunesse et de leurs joies; Dieu vous garde des enfants trop sages, sages avant l'âge, sur la tête desquels il n'a jamais versé les trésors du génie et la royauté de l'intelligence.

Soyons jeunes, gardons-nous des misères de l'ambition, précoce, avide et désordonnée, si souvent perfide et creusé; ces hommes sages d'aujourd'hui dont l'ambition ne sait rien qui la puisse satisfaire, s'écriaient, comme nous, il n'y a pas vingt ans:

Qu'un instant de bonheur vaut mille ans dans l'histoire.

Vivent les vacances! vive la liberté! pour le quart d'heure. Adieu! aimable Virgile qui nous avez vu plus d'une fois dormir sur vos poétiques bucoliques en rêvant à votre premier vers:

Tityre, tu patula recubans sub tegmine fagi.

A nous aujourd'hui à dormir à l'ombre des grands arbres sans crainte du pensum et des sévérités du règlement! Adieu! Horace, qui nous chante les doux plaisirs, nous conservons de toi un souvenir riant et joyeux, et vous Démosthènes et Cicéron, Tite-Live et Quinte-Curce, Homère et Tacite, qui nous avez vu trop souvent estropier vos pages floquentes, maltraiter vos sublimes inspirations, pardon des fautes grossières consignées dans nos versions de vos immortels ouvrages. Vous ne craignez plus nos injures et nos outrages, nous allons vous quitter. Vous allez dormir en paix votre savant sommeil. Adieu! nous partons.

Oh! les années de collége, de ce bon temps où nous étions si malheureux, comme disait Stc. Thérèse, laissez-nous vous les rappeler.

Sont-elles heureuses, voyons: soyons justes et honnêtes et parlons franc.

Si l'homme était dans toute sa vie, dans son enfance surtout, ce qu'il devrait être, s'il était sage, s'il savait jouir de l'instant de bonheur que Dieu lui jette au passage, comme le nautonnier sait profiter d'un souffle de bon vent, il devrait être heureux au collége. Vous êtes là calmes et tranquilles loin des orages et des tempêtes de la vie, avec de joyeux compagnons de votre âge, partageant vos jours entre les soins de l'étude et des délassements agréables. Sans soucis du présent, sans craindre, sans connaître les misères, les déceptions qui vous attendent au dehors, vous ne voyez l'avenir qu'à travers le prisme de l'imagination et avec tous les charmes qu'elle lui prête. Il ne vous arrive du dehors que des rumeurs apaisées. Vous ignorez la vie, vous la voyez de vos yeux de jeune homme. Vous la rêvez avec vos idées de vingt ans, grande, sublime, large, généreuse et noble. Le monde vous paraît un grand théâtre où chaque homme a son rôle, vous êtes heureux par cela seul, mais vous ne savez pas que les intrigues des coulisses font souvent les succès de la pièce. Vous ne savez pas que les niais, que les sots y obtiennent fréquemment d'immenses applaudissements quoiqu'il faille leur souffler ce qu'il faut dire et ce qu'il faut faire. Vous ne savez pas qu'il est quelque chose dans le monde que l'on préfère le plus souvent à la vertu, au génie, à l'intelligence, quelque chose devant qui tout se courbe et ploie le genou, un veau d'or, un faux Dieu que le peuple d'Israël adore chaque jour de plus en plus, une religion qui surpasse l'idolâtrie des Gentils et des Phariséens, qui a sa langue particulière, son argot qu'il vous faudra apprendre de suite sous peine de passer pour un barbare et un ignorant, un costume qu'il vous faudra revêtir sous peine de passer pour un étranger et d'être traité comme tel. Ce veau d'or, ce faux Dieu, cette religion, c'est l'argent et le luxe; si vous n'avez pas son langage; si vous n'avez pas son séduisant costume, vous êtes perdu. Oh! la vie du monde libre, indépendante, pleine de décevantes espérances, qui vous

sourit traitreusement, et vous empêche de jouir de vos bonnes années de jeunesse, ne la rêvez pas tant, car elle est bien souvent très sotte, très ridicule, très insignifiante, très inapide.

Mais il est de l'homme de regarder en avant et de désirer toujours; comme disait Charles Nodier: "La première partie de la vie se passe à désirer la seconde;" mais aussi, "la seconde à regretter la première." Ramassons donc ce que nous trouvons sur la route de bonne et douce philosophie, jouissons du présent sans anticiper sur l'avenir; afin que lorsque nous aurons atteint la seconde partie de la vie, nous n'ayons pas à regretter la première; quant au bonheur du collège, il existe, si vous sympathisez avec ceux qui sont chargés de votre éducation. C'est dans cette sympathie qu'est tout le secret du plus ou du moins de satisfaction que l'on éprouve dans nos années classiques. Il faut voir en eux des hommes qui traitent les élèves comme un père ses enfants, ou comme un frère ses puînés, avec bonté, avec douceur et non pas des *régents* à la figure sombre, sans pitié et sans justice, qui vous tiennent sous la verge de fer de l'arbitraire, comme il y en avait dans le bon vieux temps. Toujours il y aura unanimité et personne ne nous contredira quand nous disons qu'il y a du bonheur à l'approche des vacances. On arrive à la fin; après les jours d'absence, on est bien aise et bien heureux de revoir le toit paternel et les mille choses du cœur que l'on y trouve, d'embrasser sa bonne mère et ses petites sœurs qui vous ont si longtemps attendus, et de voir couché à ses pieds le gros chien de la maison qui vous a reconnu, qui vous caresse du regard et qui prend si bien sa part de la joie générale que cause votre arrivée.

Mais avant de partir il y a les émotions, les espérances, et les déceptions des Exercices Littéraires, ou bien plutôt des *Examens*. Il y a un théâtre sur lequel il faut monter avant d'arriver à la terre promise des vacances et de la liberté. Il y a un public qui approuve et qui applaudit, aux oreilles duquel on peut faire retentir son nom pompeusement comme un vainqueur, il y a des couronnes qu'on vous distribue, il y a des éloges qu'on vous donne, il y a plus que tout cela, car on peut y obtenir des lettres de recommandation et de crédit qui sont plus tard la fortune de celui qui les gagne. On repasse donc ses auteurs, on concourt pour les prix et les récompenses de l'année; on se prépare au grand jour; il arrive enfin, la toile se lève, et vous voyez là assemblés de toutes les parties du pays ce qu'il possède de plus distingué, de plus honorable. Vos parents, vos amis, vos concitoyens, qui viennent applaudir et être témoins de vos succès. Alors si vous êtes heureux, si vous avez bien fait, on vous couronne au milieu des applaudissements. Puis, vient la distribution des prix, la lecture de ce fameux *Palmare*, qui cause tant d'anxiété, d'attente et d'espérances, qui trompe pourtant son monde quelquefois. Et puis, c'est le moment des adieux, on ne quitte pas sans quelque serrement de cœur, un lieu où l'on demeure pendant des années, ses habitudes, ses compagnons de tous les jours, et ces mille riens intimes, auxquels l'âme s'attache dans la vie, et qui souvent lui prête ses charmes. Surtout si vous avez été traité avec bonté, si on a eu pour vous ces égards, ces attentions, qui relèvent le jeune homme à ses propres yeux, lui donnent le sentiment de sa dignité, lui inspirent une noble et généreuse ambition; si vous quittez vos professeurs, comme on quitte un ami, un guide aimable dans la carrière épineuse de la science et de l'étude, alors vous avez un

regret au cœur, vous regrettez de quitter toute cette vie calme de l'enfance, vos amis, vos livres, vos classes, vos belles promenades vers le petit bois, les *jours de congés*, les beaux arbres à l'ombre desquels vous passiez des moments si doux à relire les pages de Lamartine, de Chateaubriand et de Victor Hugo. Nous avons souvenir comme d'hier de nos adieux au séminaire de St. Hyacinthe et des regrets du départ, c'est pour nous un vif plaisir de nous rappeler le séjour agréable de nos années scholastiques. Nous avons souvent retourné à ses souvenirs, comme on pense à un vieil ami dont on a perdu la société, et que l'on regrette. Si l'expression publique de nos sentiments peut en partie acquitter la dette de gratitude que nous avons contracté envers cet établissement d'éducation, nous sommes bien heureux de le faire.

Pardonnez, amis lecteurs, si nous vous avons conduit jusque dans nos souvenirs personnels; cependant on ne peut trop appeler l'attention du public canadien sur des établissements fondés par des compatriotes et conduits d'après des systèmes améliorés d'éducation. Le séminaire de St. Hyacinthe, parmi tous les autres, mérite certainement une mention honorable. La saison vous invite; allez donc assister aux séances de lundi et mardi prochain, et vous ne vous plaindrez pas de nous, vous serez satisfaits.

Si la chaleur vous accable, vous est lourde, si votre teint n'est pas frais, si vous souffrez quelque peu que ce soit, serait-ce même d'un manque d'appétit; allez aux eaux; demeurez-y quarante-huit heures et vous êtes sauvés.

Parmi les établissements aquatiques de notre continent le plus en vogue, c'est celui de Saratoga. Voulez-vous rencontrer la fleur de l'aristocratie américaine, allez à Saratoga à cette saison, et vous la verrez campée dans ces immenses hôtels autour de ces sources fameuses, qui sont la panacée universelle de tous les maux possibles, depuis la catarrhe et la goutte jusqu'à la plus petite maladie et indisposition. Il ne faut donc pas s'imaginer qu'aux eaux on ne rencontre que des malades, on y voit beaucoup plus de gens en santé. Comment peut-il en être autrement? On vous y soigne avec des plaisirs, des amusements champêtres et aquatiques qui sont nouveaux pour vous et par là plus attrayants, et tout-à-fait des remèdes efficaces. On rit, on chante, on danse, le jour comme la nuit. Le bal est de toutes heures, le concert de même. Vous êtes huit dans un salon, et une arrive et s'assied au piano, vite un quadrille s'organise. Si par un hasard inouï, l'ennui se présente, vous organisez un pic-nic, une partie fine sur la verte pelouse, sous de frais ombrages, et vous tuez l'ennui s'il n'est déjà parti. Mais pour jouir de tout cela, il n'est pas nécessaire d'émigrer, de sortir de notre cher Canada, nous avons de tout ici, chez nous, et beaucoup d'autres choses encore. Nous avons les tant fameuses eaux de Caledonia, de Varennes, de Kingston, et de Saint-Léon, etc.

Caledonia est un lieu fréquenté, qui certainement a des sources d'une grande réputation, possédant de grandes vertus, mais situées dans un local bas, plat et au milieu d'une nature insipide et ingrate. On peut dire que c'est un établissement marécageux qui perdra sa vogue aussitôt que les autres seront suffisamment connus.

Varennes est un joli village sur les bords du Saint-Laurent qui doit dans un temps donné être le Baden-Baden du Canada. Situé à cinq lieues de Montréal, il a droit d'obtenir la préférence et pour sa position géographique et pour la valeur

de ses eaux. Nous sommes heureux de voir que la foule s'y porte; chaque dimanche, dans l'après-midi, le St. Louis part de notre ville chargé de passagers. C'est un petit voyage agréable et économique, que le peuple semble aimer beaucoup. Quoiqu'on en dise, quand on a passé les six jours de la semaine, enfermé comme dans un cloître, occupé à des travaux durs, fatigants, et n'ayant d'air à respirer que ce qu'il en faut pour ne pas mourir, on est bien aise de laisser la ville, sa poussière et son atmosphère enfumée pour le grand air et la brise rafraîchissante. C'est pourquoi nous aimons ces voyages de plaisir.

L'établissement aquatique de Varennes est encore peu considérable. On devrait, aussitôt possible, ériger un grand hôtel près des sources, au haut de la côte d'où la vue domine la rivière et les environs. La maison d'aujourd'hui est petite et mal placée. Elle pourrait servir de salle de bains. Mais Paris ne fut pas fait en un jour; il faut un peu de temps. Tel qu'il est ce lieu commence à avoir un nombre immense de visiteurs. Quelques familles de cette ville y passent l'été, et il faut espérer que cette vogue ira croissante.

À ceux qui peuvent sortir le soir de bonne heure, nous ne pouvons mieux faire que de recommander le petit trajet de St. Lambert. Vous faites un pas et le petit bateau-à-vapeur vous conduit sur la rive opposée du fleuve St. Laurent. C'est fort agréable, c'est une réunion nombreuse à chaque voyage, vous avez une vue magnifique de la cité enveloppée des brumeuses émanations du jour et faisant étinceler au soleil couchant ses toitures et ses clochers, et quand le brillant astre du jour se cache derrière la montagne, en jetant sur les nuages l'or de ses derniers rayons, vous jouissez sur l'eau de cette délicieuse heure du crépuscule, qui aujourd'hui vous fait rêver à l'Italie, à son doux ciel, à sa brise odorante.

L'opposition est à l'ordre du jour, et ceux qui, mercredi, ont pu être témoins du départ des Steamers pour Québec, peuvent dire si le public de Montréal semble y prendre un vif intérêt. On savait que le Québec, le grand cheval de bataille de la Ligne du Peuple, descendait à Québec pour quelque réparation et l'arrivée du *Montréal* parut être le signal de cette lutte qui vient de s'engager entre la ligne du St. Laurent, ou plutôt du Monopole, et la ligne du Peuple. Ce fut un grand et beau spectacle que le départ de ces deux splendides pyroscaphes, si admirables de parures, si brillants de couleurs. Jamais nous n'avons vu une si grande foule et tant d'anxiété, d'excitation. Le Québec est le vaisseau favori et doit l'être; il a les sympathies populaires. Le *Montréal* est un aristocrate qui vraiment, mercredi, avait une toilette resplendissante. Il n'y avait pas un pouce du bateau qui ne fut dans un état de propreté exquise, frotté, peinturé, verni, à vous faire ébahir d'admiration. Il attendait son rival depuis 4 heures, comme le cheval de course, *pur sang*, attend avec impatience le signal du départ, piaffant, hennissant, et surtout dépensant le charbon en abondance. Ils sont sortis du port au milieu des applaudissements, et certes, par le beau clair de lune qu'il faisait ce soir-là, nous avons beaucoup admiré ces deux nobles vaisseaux glissant majestueusement sur l'eau, enveloppés dans deux nuages de fumée noire, qui faisaient si bien ressortir leurs blanches couleurs et leurs formes élégantes. Le Québec n'étant pas achevé, on ne peut juger de sa force et de sa vitesse, et la comparer à celle du Montréal. On espère cependant qu'il le surpassera avant la fin de la saison.

Nous avons vu avec regret la correspondance

anonyme insérée dans le numéro en date du onze juillet courant du CANADIEN de Québec. Nous avons peine à reconnaître "Un ami des Lettres" dans cet écrit qui se distingue par une absence totale de cette libéralité que l'on attend toujours d'eux, et que l'on a surtout droit d'attendre dans ce pays, où les Lettres ont besoin de tant de patronage et d'appui pour fleurir et prospérer. Cependant nous admettons cette fois, que la mauvaise humeur causée par l'erreur qui se glissa dans la publication d' "André Lambert" ait pu être légitime chez cet "Ami des Lettres," seulement elle l'a poussée trop loin. Il commence par signaler tous les journaux comme une des mystifications du jour; puis il se prend d'une belle colère contre les grands journaux et contre les publications spécieuses qui ne valent pas mieux, qui selon lui sont remplis d'articles publiés sans discernement dans lesquels les fautes d'impressions pullulent et où les lacunes, les transpositions, les quiproquos sont en abondance; enfin on va jusqu'à dire "qu'on s'abonne à un journal, croyant y trouver la crème des poésies et des romans du jour, qu'on paie son abonnement et qu'on ne tarde pas à s'apercevoir qu'on est volé comme dans un bois."

Certes nous nous attendions guère  
A voir un vol en cette affaire.

Et nous plaignons pour nous-même avec confiance "non coupables." Selon l'Ami des Lettres notre publication est donc "sans valeur aucune" puisqu'on y trouve tous les défauts et toutes les fautes qu'il reproche indistinctement à toutes les publications. C'est un peu sévère, mais c'est au public à juger, car nous savons l'adage anglais "self recommendation is no praise." Cependant nous demandons pardon à nos aimables lectrices surtout, comme à nos lecteurs de fautes qu'on dit être impardonnables; "les dames pardonnent toujours à qui se repent." Nous nous sommes aperçus trop tard que nous avions anticipé un chapitre de l'intéressante petite nouvelle d'André Lambert. Nous avons réparé cette erreur dans le numéro suivant, et nous nous engageons à ne pas récidiver. Quant aux autres peccadilles qu'on nous reproche, sans les connaître, nous admettons qu'on peut en trouver dans notre publication; il est presque impossible de les exclure entièrement. Elles se glissent même très souvent dans les feuilles européennes, cependant on pouvait nous reprocher nos fautes d'une manière plus généreuse, et c'est là ce dont nous nous plaignons comme aussi "du vol dans le bois," etc.

## A NOS ABONNÉS.

Le premier semestre d'abonnement de la REVUE CANADIENNE vient de finir et il est encore un grand nombre de nos abonnés surtout de la campagne qui n'ont pas encore payé. D'après les conditions du journal, l'année entière est due du premier juillet courant: **Avis aux retardataires**, qu'ils ont vingtchelins à payer, au lieu de dix. L'encouragement que nous avons reçu et que nous recevons encore tous les jours dans toutes les parties du pays, va au delà de nos espérances, mais pour que cet encouragement nous profite, il faut que ceux qui s'inscrivent remplissent leurs obligations. Comme notre liste d'abonnés augmente chaque jour de plus en plus, et que son chiffre va bientôt atteindre le nombre de copies du journal, que l'on frappe chaque semaine, il

nous faudra enfin effacer de nos listes ceux qui ne paieront pas. C'est le seul moyen de nous assurer une existence prospère et longue, et nous sommes déterminés à faire observer nos conditions d'abonnement.

Ceux qui, d'ici à quelques semaines, au **1er septembre prochain**, n'auront pas payé, au moins le premier semestre, peuvent s'attendre à voir la discontinuation de la REVUE. Nos abonnés de la campagne voudront bien nous adresser cela directement ou le payer à nos agents; et nos agents nous rendront service en nous envoyant les noms de ceux qui remplissent leurs obligations, de ceux qui ne paient pas, qui discontinuent, etc., d'ici au **1er septembre prochain**.

Nous profitons de cette occasion pour annoncer à nos lecteurs que nous attendons de France par les prochains steamers les journaux et revues suivantes que nous mettrons à contributions, et qui nous promettent une riche moisson de romans, nouvelles, feuilletons, récits attrayants, instructifs et amusants: *L'Illustration, La Revue des Deux Mondes, La Revue de Paris, Le Magasin Pittoresque, Le Musée des Familles, Le Feuilletoniste, L'Abeille Littéraire, La Revue Nouvelle, etc., etc.*

Nous avons donné ordre pour la "Gazette des Femmes" rédigée par les Dames de Paris le plus en vogue comme Femmes de Lettres et Littérateurs. Ce journal va donner un nouvel attrait à notre publication qui, chaque jour, nous ôsons le croire, s'efforcera de mériter cette popularité qu'on veut bien lui donner.

Nous recevons de temps à autre des plaintes de nos abonnés qui ne reçoivent pas notre REVUE régulièrement. Nous les prions de croire qu'il n'y a pas de notre faute; il faut qu'elle soit dans le département des postes. Nous nous faisons toujours un plaisir de remplacer gratis, les numéros qui pourraient manquer, ou qui seraient gâtés par le transport ou autrement, afin de compléter les files.

Nous avons reçu les documents dont parle notre confrère du *Journal de Québec*, que nous mettrons à contribution.

Nous possédons depuis quelques jours plusieurs documents parlementaires entre lesquels se trouvent un "rapport sur les affaires indiennes en Canada, mis devant la Chambre d'Assemblée le 20 mars 1845" et "des rapports sur l'exploration géologique de la province du Canada, présentés à la Chambre le 27 janvier 1845."

Le premier document, extrêmement intéressant et qui a pour auteur MM. Rawson, Davidson et Hepburn, contient.

1° L'histoire des relations entre le gouvernement et les Indiens.

2° La condition passée et présente des Indiens.

3° La manière dont se conduisent présentement les affaires indiennes avec des suggestions pour en changer la direction.

Sous ces différentes têtes, se trouve une multitude de recherches qui ne manqueront

pas d'intéresser. On y lit l'histoire sociale des différentes tribus indiennes, tant celles qui ont accepté les arts de la civilisation et qui ont renoncé à leur existence nomade que celles qui n'ont pas encore cessé de poursuivre à travers les forêts leurs marches vagabondes.

Le deuxième document qui a pour auteur M. Logan, a, nous le croyons, encore plus d'importance que le premier, puisqu'il tend à constater les richesses et les ressources de notre sol. Outre le point de vue scientifique sous lequel on peut considérer cet ouvrage qui a un mérite avoué, il y a encore la partie utile qui obtiendra indubitablement le premier rang chez tout homme qui calcule l'avenir des peuples. Si nous avons bien compris l'auteur qui, par ses linéons transatlantiques, nous introduit à la compagnie des premiers géologues de la Grande-Bretagne, il n'aurait jusqu'ici que parcouru les grandes lignes de son cadre d'observation, et il se préparerait à visiter dans ses détails ce vaste tableau si la législature voulait le secourir dans ses opérations. Espérons que notre législature continuera d'encourager un si beau et si utile travail, et qu'elle l'utilisera encore d'avantage en faisant accompagner M. Logan d'un chimiste et d'un botaniste expérimentés, pour atteindre le but qu'on se propose par cette exploration et le dépasser même.

Tous ces documents sont en anglais, et comme ils sont volumineux, le lecteur comprendra pourquoi nous ne les mettons pas sous ses yeux pour le moment; aussitôt que nous en aurons la traduction, nous nous hâterons d'en orner nos colonnes.—*Journal de Québec.*

### Naissances.

A Toronto, le 30 juin, la Dame de l'honorable J. H. Dunn, a mis au monde une fille.

### Mariages.

Au Manoir de Saint-Ours, le 14 du courant, par le révd. Messire Mignault, Frederick William Ermatinger, écuyer, inspecteur et surintendant de police pour le district de Montréal, lieutenant colonel au corps de cavalerie légère au service de Sa Majesté Catholique le roi d'Espagne, et chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Ferdinand, de première classe, à demoiselle Caroline J. Duchesnay, troisième fille de feu Louis J. Duchesnay, seigneur de Fossambault et Gaudarville.

### Decès.

Au pied du courant, le 14, M. John Greffis.  
A St. Hyacinthe, le 8 juillet, à 2 heures du matin, après une maladie de cinq mois, à l'âge de 70 ans, Dame Elizabeth McDonald, épouse de feu M. Chs. Maillet, ancien négociant de Michillimackinac, ou elle était née.

A St. Pierre, Isle d'Orléans, samedi soir, le 12 du courant, M. Jean Couture dit Bellerive, âgé de 55 ans.

A Québec, le 14, dame Marie-Anne Bonneau, épouse de M. Joseph Genest, âgée de 21 ans et 9 mois.

A la Petite-Rivière, hier matin, après une demi-heure de maladie, Louise-Elizabeth, deuxième fille de M. le juge M'Cord, âgée de 12 ans et 10 mois.

Le 12 du courant, Fanny-Jane, fille aînée de M. John Bradford, épicière, rue St-Louis.

Le même jour, à Ste. Foy, M. Thomas Millar, âgé de 74 ans.

## EXERCICES LITTÉRAIRES

DU

### Collège de Montréal.

LES EXERCICES PUBLICS DU COLLEGE auront lieu le 29 et le 30 du courant, en QUATRE SEANCES: deux le matin et deux le soir. Celles du matin commenceront à HUIT heures, et celles du soir à UNE heure et demie. Personne ne sera admis à la dernière à moins d'être pourvu d'une carte d'entrée. Cette dernière séance sera terminée par la distribution solennelle des prix. Immédiatement après commenceront les VACANCES; et les classes s'ouvriront de nouveau le 16 de SEPTEMBRE.

N. B. Pour avoir des cartes d'entrée, s'adresser au Collège.

BAILE, P<sup>re</sup>z.  
Directeur.

19 juillet.

## PFTITES AFFICHES.

### EXERCICES LITTÉRAIRES

#### DU Collège de St. Hyacinthe.

LES EXERCICES LITTÉRAIRES du Collège de St. Hyacinthe auront lieu le 21 et le 22 du courant, en trois séances, dont la 1<sup>ère</sup> commencera à une heure de l'après-midi; la 2<sup>ème</sup> à huit heures du matin, et la 3<sup>ème</sup> à 2 heures. Les parents des élèves et les amis de l'éducation sont priés d'y assister. Ils pourront se procurer au Collège les Cartes d'entrée requises. Vu l'exiguïté du local, on n'admettra de jeunes personnes que les sœurs des élèves.  
St. Hyacinthe, 4 juillet 1843.

LES EXERCICES LITTÉRAIRES du Collège de l'Assomption auront lieu en trois séances; la première commencera le 21 du courant, à 9 heures du matin; la seconde, à 1 heure de l'après-midi, et la troisième le lendemain matin, laquelle se terminera par la distribution solennelle des prix; puis s'ouvriront les VACANCES qui dureront jusqu'au 1<sup>er</sup> septembre, jour auquel se fera la rentrée.

NORMANDIN,  
Ptre. Directeur.

5 juillet.

### Courses de St. Hyacinthe.

LES COURSES DE ST-HYACINTHE auront lieu les 23 et 24 du courant, et commenceront chaque jour à UNE heure précise.

#### PREMIER JOUR.

#### BOURSE DU TURF CLUB

#### De St. Hyacinthe.

##### Pour £—

Ouverture à tous chevaux; deux milles répétés. Entrée £1 10 0.

#### BOURSE DES ÉTRANGERS.

##### Pour £—

Course ouverte à tous les chevaux qui n'ont pas encore couru. (Untrained Horses.) Un mille répété. Entrée, £1.

#### BOURSE DES TROTTEURS.

##### Pour £—

Ouverte à tous les chevaux élevés dans le pays; un mille répété. Entrée, 10s.

#### SECOND JOUR.

#### BOURSE DU VILLAGE.

##### Pour \$—

Ouverte aux Chevaux Canadiens élevés dans le pays; un mille répété. Entrée, £1.

Le cheval qui aura gagné la bourse du "Turf Club" ne pourra concourir pour celle-ci.

#### BOURSE DES DAMES.

##### Pour \$—

Ouverte à tous les chevaux battus. Un mille répété. Entrée, £1.

#### HURDLE RACE.

##### Pour \$—

Ouverte à tous chevaux, (gentlemen riders.)

Deux milles. Entrée, £1 10s.

Entrée sur les terrains des courses pour une voiture, 1s. 3d.

Pour un cheval, 7½d.

L. A. DESSAULLES, *Pré.*  
P. E. LECLERC, *Vice-Pré.*  
N. E. O'CLAIRE, *Sec.*

12 juillet.

## MARIAGE.

UNE dame veuve, étrangère, possédant une grande fortune, désire s'unir à une personne bien élevée, d'une moralité reconnue et tout à fait indépendante, pour se fixer, en pays étranger. S'adresser à Mme. de Saint-Marc, 8, rue des Colonnades, à Paris France, au coin de celle delà Bourse, qui a toujours à sa disposition des personnes riches à marier. (Affranchir.)—National.

### O. BEAUCHEMIN, RELIEUR.

25, Rue St. Gabriel, près du Canada Hotel,  
MONTREAL.

## Prospectus DE LA SOCIÉTÉ MUTUELLE DE CONSTRUCTION DE MONTRÉAL.

Incorporée par acte du Parlement.

### DIRECTEURS.

M. CASTLE, *Ecr.*  
J. T. BRONDGEEST, *Ecr.*  
J. M. TOBIN, *Ecr.*  
JOHN LEEMING, *Ecr.*  
ROBERT SCOTT, *Ecr.*

JOHN T. BADGLEY, Trésorier et Secrétaire  
GEORGE GRUNDY, Assistant-Secrétaire.  
W. N. CRAWFORD, Notaire Public.  
WILLIAM SPEARS, Inspecteur.

Actions de £100 et chaque souscription mensuelle de 10s. par action. Mise d'entrée, 2s. 6d. par action.

LE but de cette société est de permettre aux individus de placer leurs épargnes dans l'achat ou l'érection de bâtiments.

Un locataire dans l'espace de dix années paie à son propriétaire, en loyers, une somme égale à la valeur de la maison qu'il occupe, et cependant à l'expiration de ce temps, il n'a aucun intérêt dans la propriété. Mais en devenant membre de cette société, il peut acheter ou bâtir une maison par le moyen d'une avance ou prêt qui lui est fait dans ce but et pour cet objet, lequel prêt est repayable par versements mensuels, qui ne sont que peu de chose, s'ils sont plus considérables, que le loyer qu'il serait autrement obligé de payer, avec cet avantage qu'il devient propriétaire en dix ou douze ans, et fréquemment en bien moins de temps.

Le fonctionnement de la société est comme suit: chaque membre paie une souscription mensuelle de dix chelins pour chaque action de £100 qu'il a prise; ainsi celui qui possède une action peut emprunter ou acheter £100 et celui qui a pris cinq actions, £500, et ainsi de suite, en proportion du nombre d'actions qu'il possède. L'argent que la société aura à prêter, sera offert tous les mois au concours, et alors chaque membre aura l'occasion d'acheter jusqu'au montant de ses actions.

L'emprunteur ou l'acheteur, avant de recevoir le montant, doit déposer les particularités de ses sûretés, qui seront examinées et visitées par l'Inspecteur, qui fera aussi l'investigation des titres, et si tout est satisfaisant, l'argent est avancé, chargé toutefois au taux de six pour cent par an. Si l'emprunteur désire bâtir, l'argent lui est avancé selon et suivant les progrès de la bâtisse.

La plus grande sécurité et protection contre tout risque est ainsi offerte aux capitalistes en autant qu'aucune autre sûreté que celle des biens de fonds du des bâtisses ne sera reçue.

(Toute sûreté personnelle, quelque bonne qu'elle soit sous tous les rapports, ne sera prise dans aucun cas), mais le grand objet pécuniaire de cette Association, est de procurer aux individus qui ont peu de revenus et des revenus limités, les moyens par lesquels ils puissent placer une partie de leurs épargnes, d'une manière sûre, avantageuse et profitable, et d'offrir à ces classes des motifs qui peuvent les exciter à des habitudes industrielles et d'économie, dans l'espérance de pouvoir, avec leurs épargnes, se procurer pour eux-mêmes et leurs familles, de confortables maisons.

En conséquence de la période avancée de la Session pendant laquelle cette société a obtenu son acte d'Incorporation, les livres de la Société ne pourront être ouverts pour la transaction des affaires, avant le premier Octobre prochain. Mais les personnes qui désireraient profiter des avantages qu'elle offre peuvent se procurer des copies de l'Acte d'Incorporation et des règlements de l'Association en s'adressant à Wm. N. Crawford, écuier, Notaire Public, rue St. Gabriel, qui recevra aussi les noms de ceux qui désirent devenir souscripteurs.

### AVIS.

Pour la commodité des souscripteurs à la Société Mutuelle de Construction, et autres personnes, le soussigné a ouvert un LIVRE DE RÉFÉRENCE ou MÉMORANDUM des particularités, des lots vacants ou à vendre dans cette ville et ses environs. Les avantages de cette méthode, et pour le vendeur et l'acheteur, sont évidents; et ceux qui désirent disposer des terrains, lots de terre, &c., sont respectueusement invités à fournir les descriptions, prix, &c., de leurs biens-fonds à

W. N. CRAWFORD, N. P.  
No. 25, Rue St. Gabriel.

Mai 12.

## ÉCOLE COMMERCIALE,

A 10s. PAR MOIS.

A dater du 7 du courant, TOUS LES SOIRS, excepté les dimanches et fêtes, de 5½ heures à 8½ heures, dans la Classe No. 3, de la Grande Ecole des Frères; (entrée: Rue Vitre, No. 1.) avec l'autorisation du Séminaire, je donnerai à la jeunesse Canadienne française, un COURS d'Anglais, de Calcul Usuel, de Tenue des Livres, etc., etc., proportionné à la force et aux désirs des élèves et des parents, chez lesquels je pourrai donner aussi des leçons particulières de plusieurs langues et autres branches d'instruction.  
H. L. SHARING,  
de Londres.

3 juillet.

### Vins Français, &c., &c.

RÉCEMENT importés par M. DELAGRAVE, et à vendre par le Soussigné:

Fleur de Champagne, de Ruinart, père et fils,  
Do. do. Moët et Chardon, en petites  
et grosses bouteilles,

Vin de Pommard, en quarts de 30 gallons,

Do. do. de Volnay,

Do. do. de Beaune,

Do. do. Macon,

Château Lafitte, en barriques et en quarts,

Chambertin, en caisses d'une douzaine,

Hermitage, Rouge et Blanc, do.,

St. P'erny Mousseux,

Do. Rosé, en grosses et petites bouteilles,

Château Grille, en caisses d'une douzaine,

Cote-Rôtie do. do. do.

Château Lafitte, en grosses et petites bouteilles,

Frontignan Muscat, en bouteilles,

Lunelle do.

Sauterne do.

Chablis do.

Roussillon do.

Porto,

Liqueurs Fines, en caisses d'une douzaine,

Do. Curaçao de Hollande,

Absinthe Suisse,

Fromage de Gruyère,

Vanilles, Truffes, Pâtés de Foies gras, Petits Pois.

Attendus de jour en jour par le *Hanna, Lady Sale,*

et le *Suzanna*—

Vins de Sauterne en quart de 30 gallons,

Chablis do. do.

Schuba, Bue, Champagne en petites bouteilles.

Ruinart, Eaux-de-Vie, de Champagne en caisses

d'une douzaine, Château Margot, et quelques douzaines

de supérieur Château Lafitte.

Tous ces vins peuvent être recommandés aux amateurs

comme de première qualité, la plus grande partie

venant directement de la célèbre maison de FLO-

RENTIN FAURE, de St. Peray, département de l'Ar-

deche en Bourgogne.

Pierre à Moulages française très-grosse et de pre-

mière qualité, Moulages toutes faites venant direc-

tement de Laferte, de 5 pieds de diamètre.

Toile à Bluteau de Hollande.

Venant d'être débarqué du *Niagara*—

Quelques douzaines de CHAPEAUX FRAN-

CAIS pour hommes.

Attendus de jour en jour:—

Calices à compo d'argent, Ciboires, Ostensoires

Encensoirs, Porte-Dieu, etc. Aussi divers autres ar-

ticles dans cette branche.

J. D. BERNARD.

19 juin.

### L. BOYER,

DOCTEUR EN MÉDECINE,  
34 Rue St. Denis.

### DR. D'ORSONNENS.

Second porte à gauche sur la rue St. Louis, à son encadrement avec la rue Sanguinet.

### CHS. J. COURSOL,

#### Avocat,

Coin des Rues Ste. Vincent et Ste. Thérèse.

Les lettres, communications, etc. etc. devront être et seront adressées, (affranchies), au Rédacteur en chef, Bureau de LA REVUE CANADIENNE, chez MM. LOVELL et GIBSON, imprimeurs, No. 7, Rue St. Nicolas.

LOUIS O. LE TOURNEUX,  
Rédacteur en chef et Propriétaire.

MONTREAL.  
IMPRIME PAR LOVELL ET GIBSON.